VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 13 OCTOBRE, 1914 NUMERO 22

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTE

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

LA CHUTE D'ANVERS

Liége, Namur: maintenant, Anvers, l'imprenable, la forteresse capable de soutenir un siège de quinze mois et de tenir en échec les meilleures troupes du Kaiser:—et tombée en moins de dix jours.

A Liége et à Namur, l'espionnage allemand, qui couvre de son vaste réseau toute la Belgique, fit son oeuvre. A Anvers aussi, dit-on: soit. Cela expliquerait une résistance moins effective et des échecs partiels mais cela n'explique point la prise d'Anvers en moins de dix jours et la destruction de ses principales oeuvres de défense. En soi, la chute de la capitale provisoire de la Belgique n'est pas d'une importance première et irréparable. Les Allemands ne la saurait transformer en une effective base d'opérations navales contre l'Angleterre sans, du coup, violer la neutralité de la Hollande. Et l'expérience faite en Belgique a été trop dispendieuse et en définitive trop peu fructueuse pour inviter sa répétition en Hollande. Par la prise d'Anvers, l'armée allemande assure sa ligne de ravitaillement avec le coeur de l'empire teuton et un rapide transfert de ses troupes des champs de bataille de France à ceux de la Prusse. C'est aussi une base d'opérations contre les riches villes du littoral français—Calais, Dunkerque, Boulogne—contre Gand, Bruges et Ostende, en Belgique. La défaite de l'Allemagne en sera retardée et plus coûteuse. Le retraite de l'armée belge échappant aux Allemands qui croyaient l'enfermer dans Anvers et la forcer à mettre bas les armes et se repliant sur Ostende d'où elle pourra se joindre à l'aile gauche des Alliés amoindrit fort la victoire des Allemands.

Quelque maigre ou riche que soit le profit découlant pour les Allemands de la prise d'Anvers, il n'en reste pas moins à expliquer le pourquoi de sa rapide chute ainsi que de celle de Namur et de Liége. Sans doute l'espionnage a été un facteur important dans la conception et l'exécution des plans allemands mais on ne saurait tout rejeter sur les épaules de l'espion. Ces trois récents exemples, ainsi que celui de Maubeuge, forcent à admettre que les explosifs et les projectiles modernes ont une efficacité à laquelle ne résisteront point les forteresses d'aujourd'hui. Le colonel Rousset, un expert, soutient même, commentant la chute d'Anvers, que dans les guerres modernes les forteresses sont plus nuisibles qu'utiles. Celles qui à l'heure actuelle demeurent debout en France ne sauraient faire meilleure figure que Maubeuge, Anvers, Namur et Liége. Elles seraient même une tentation et un danger pour un général parce qu'il serait exposé à exagérer leur valeur et à y briser son armée en s'y enfermant. La guerre de 1870 en serait une preuve.

"Ce que ne peuvent pas les places fortes modernes", étude de M. Ardouin-Dumaze, parue dans la *Croix*, de Paris, du 22 septembre dernier, jette un jour révélateur sur cette question. Elle répond à de nombreux correspondants qui s'étonnent que les camps retranchés ou régions fortifiées de Lille, Laon, La Fère et Reims n'aient point servi de base aux opérations de l'armée française. Selon l'expert dont la *Croix* publie l'opinion, la raison en est simple. Les forts dûs à Séré de Rivière sont insuffisants en présence des explosifs actuels. Ils furent inexpugnables tant qu'on ignora la dynamite, la mélinite et autres explosifs de force à peu près équivalente. Même revêtus de l'épaisse carapace de béton due au célèbre Brialmont et pourvus de coupoles cuirassées, ils ne peuvent résister comme il vient d'être démontré à Anvers, Namur, Liége et Maubeuge aux formidables obus d'écrasement de la grosse artillerie de siège.

C'est à la force irrésistible des explosifs modernes qu'on doit demander l'explication des succès allemands. Mais ce qui aujourd'hui se produit à leur profit se produira demain à celui des Alliés quand ils envahiront l'Allemagne. Metz et Strassbourg ne feront pas meilleure figure que Liége et Anvers selon les experts militaires. Déjà Lemberg, qu'on réputait imprenable, a subi le sort des forteresses belges.

LE CHOLERA

Le choléra a fait son apparition dans les rangs de l'armée autrichienne. La nouvelle en est maintenant officielle et vient de Vienne. Le fléau pour le moment paraît circonscrit mais ne soyons pas surpris s'il se propage subitement et en quelques jours tue des dizaines de mille soldats. De l'armée autrichienne il pourra facilement se communiquer à l'armée allemande et encore plus aisément à l'armée russe. La rapidité de sa propagation est telle et si soudaine que même les armées anglaises et françaises en pourraient être atteintes.

* * *

Le choléra part toujours de l'Inde. C'est sa terre de prédilection: il y affecte les terrains d'alluvion à l'embouchure des rivières et spécialement le Delta du Gange. Le Bas-Bengal est son centre de diffusion. Aussi loin qu'il est permis de remonter dans les statistiques de l'administration anglaise aux Indes, on constate que ce fléau y a toujours exercé de terribles ravages. Presque toutes les grandes épidémies y ont originé à l'occasion de grandes manifestation religieuses sur les bords du Gange.

Le choléra se propage le long des fleuves, l'humidité du sol étant le meilleur terrain de croissance du miasme. Il suit le déplacement des masses humaines. Presque tous les grands courants humains le propagent. Les caravanes le transportent du Golfe Persique en Russie. De la Russie il passe facilement à Hambourg d'où des navires l'apportent à l'Angleterre. Dans la guerre actuelle, il se pourra répandre facilement par le contact fréquent des différentes armées.

* * *

Depuis une haute antiquité endémique dans l'Inde, il n'est devenu épidémique en Europe que depuis 1832, date de sa première apparition. On a recensé quatre grandes invasions dans le dernier siècle. La première, 1817-1823, ne fit qu'effleurer l'Europe et fit trois millions de victimes presque toutes aux Indes. La seconde, 1827-1837, visita et l'Europe et le Canada. En quelques mois, un quart de millions de personnes perdirent la vie. De 1841 à 1851, près de trois cent mille victimes succombèrent en France. En 1866, cent vingt-cinq mille personnes furent enlevées en quelques semaines par une épidémie en Allemagne. Depuis 1892, l'Europe n'a point vu de grandes épidémies. Le nombre des victimes du choléra dans la guerre des Balkans fut relativement restreint comparé au chiffre des victimes dans les épidémies précédentes.

Aux Indes, le choléra y poursuit toujours ses ravages. Il y est à demeure et en quelque sorte un fléau national. De 1877 à 1886, la moyenne annuelle des décès a été de 298,000; de 1901 à 1910, loin de s'abaisser, elle monte à 380,000. Le chiffre des victimes atteint presque le nombre des malades: la proportion des décès y est presque toujours de quatre-vingt pour cent.

Peu de fléaux tuent plus rapidement. En 1817, le choléra, en 6 jours, tuait, aux Indes, le cinquième d'une armée anglaise de cent mille hommes. Trente-cinq ans auparavant, il avait, à Coromandel, fait 60,000 victimes en 97 jours. En 1892, en six mois, quatre cent mille personnes succombaient à ses atteintes.

* * *

Contre le choléra, il n'est point de remède connu. L'isolement du malade est le meilleur moyen de lutte qu'on ait encore découvert contre ce fléau. Assez aisé à pratiquer en temps ordinaires, il l'est beaucoup moins—à vrai dire, impraticable—en temps de guerre. La guerre balkanique l'a amplement démontré. Dans ce dernier cas, il faut recourir au moyen extrême: la destruction en bloc par le feu des cadavres des victimes. On y recourera sûrement en Autriche si l'épidémie se propage. Aux grands maux, les grands remèdes. Soutenir qu'on ne saurait le faire, comme le prétendaient des dépêches récentes, parce que l'Eglise condamne la crémation des corps, c'est la calomnier et la présenter sous un faux jour. A bon droit, l'Eglise a condamné la crémation dans les temps ordinaires. Mais cette loi de Notre Sainte Mère l'Eglise comme toutes les autres est toute de bon sens et ne commande rien d'impraticable. Dans un cas de nécessité, l'Eglise n'hésite pas à accepter et à autoriser les moyens nécessaires et commandés par le mal.

A DROITE ET A GAUCHE

La rapide chute de Namur, au lendemain de celle de Liége qui brisa l'élan teuton, fut une cause d'étonnement général. Il y a quelque chose de louche remarquait le "Times" de Londres. Serait-ce l'oeuvre des espions dont l'Allemagne infestait la Belgique, incapable de protester contre cette première invasion? Il semble que oui maintenant que la vérité se fait jour.

La Meuse constituait une des principales défenses de Namur. Un barrage en tenait le niveau élevé et rendait son passage impraticable. Grâce aux espions de Guillaume, ce barrage a été ouvert, abaissant pour le compte des Allemands le niveau de la rivière. Ils purent ainsi la traverser. En faisant retraiter les troupes disséminées dans les forts avancés, le commandant de Namur pouvait tenir encore longtemps aux principaux points de défense. Mais il arriva que des espions allemands avaient coupé les lignes souterraines du système téléphonique.

Qu'est-ce qui vaut le plus, ou l'armée allemande ou son avant-garde espion?

* * *

Le sac de Louvain et la destruction de la cathédrale Rheims ont provoqué dans tout le monde civilisé une clameur d'indignation contre la barbarie allemande. Ce qui est plus étonnant encore que ce vandalisme, c'est qu'une partie de l'univers ait longtemps cru en une civilisation allemande et ait si facilement oublié les enseignements de l'histoire.

En détruisant Rheims, les Allemands n'ont fait qu'obéir à un mot d'ordre donné par l'un de leurs plus célèbres pamphlétaires, Gorres, en 1814.

Dans le "Mercure du Rhin", il écrivait alors des Français: "Que leur Louvre soit bombardé et réduit en cendres...

"Détruisez jusqu'aux derniers vestiges des fanfaronnades de *l'aventurier corse Napoléon Buona Parte;* détruisez cette colonne infâme élevée avec nos dépouilles pour que rien ne subsiste de la gloire de *l'ex-grand empereur* de *la grande nation.*

"Vengez vos ancêtres de toutes les perfidies de la royauté des Francs. Détruisez la basilique de Saint-Denis: dispersez au vent les ossements de leurs rois; abattez, *réduisez en cendres cette basilique de Rheims où fut sacré Klodovicq;* où prit naissance cet empire des Francs, faux-frères des nobles Germains; incendiez cette cathédrale, et les Anglais qui n'ont pas oublié la guerre de Cent Ans, ne seront pas des derniers à applaudir à la disparition de la basilique où leur plus grande ennemie fit sacrer Charles VII."

Ce barbare conseil aurait été au moins partiellement suivi durant l'occupation de Paris par les Alliés sans l'intervention de Wellington. Pendant que les troupes anglaises abattaient les beaux arbres du parc de Boulogne, les Prussiens conçurent l'idée de faire sauter le pont de Iéna. Une garde placée là par Wellington seule les en empêcha.

Les Prussiens de 1814 sont morts mais leurs fils n'ont pas changé. Cette cathédrale de Rheims qu'épargnaient leurs pères, eux, l'ont détruite. Et quoi d'étonnant à cela puisque l'un de leurs plus grands savants leur prêche à l'heure actuelle, sous une forme à peine moins brutale, le même code de destruction que Gorres prêcha à leurs ancêtres en 1814.

"L'art de la guerre consiste, dit le savant Lenard, à infliger à l'ennemi tout le mal que lui-même avait l'intention de nous faire, *y compris la destruction complète...*

"*N'ayons pas de respect pour les tombes de Shakespeare, de Newton et de Faraday... A bas les préjugés!*"

* * *

Bon point pour les Allemands: au témoignage de la *Croix*, 23 septembre, les Allemands n'avaient encore fusillé dans le diocèse de Cambrai que *sept prêtres.*

* * *

Le 23 septembre, la population de Paris n'était plus que de 1,807,044 habitants soit une diminution de 1,026,307 sur le chiffre du recensement de 1911.

* * *

Le Japon vient de fournir à la Russie la grosse artillerie qui lui manquait. Les obusiers fabriqués au Japon viennent d'arriver sur le front russe.

Que de surprises nous aura fournies cette guerre! Certains de ces gros canons aujourd'hui fournis aux Russes par les Japonais ont probablement tiré en Mandchourie sur les troupes du tsar.

* * *

L'Allemagne aura vraiment établi un record en fait de mobilisation générale: tous les détenus de droit commun, sorti des prisons allemandes, au moment de la déclaration de guerre, ont été formés en sections et introduits dans les corps de troupes. Leur tâche est de piller et de massacrer.

* * *

Certains journaux ont le privilège d'une clientèle très cosmopolite et partant, semble-t-il, d'esprit très large. L'*America*, revue hebdomadaire catholique publiée par les Jésuites à New-York, est du nombre. En temps de paix, tout allait bien. Ses lecteurs s'accordaient à vanter la franche et impartiale allure de sa rédaction et de ses informations. Mais la guerre est venue et quel changement! Qu'on en juge par ce court extrait sur la nature des plaintes parvenues au directeur de cette revue. On ne saurait rien trouver de plus composite et de plus égayant.

"Votre récent article sur la "Belgique héroïque" ne se peut défendre. Veuillez cesser immédiatement de m'envoyer votre revue." "Le ton pro-allemand de votre chronique de la semaine dernière met le comble à la mesure. Je ne lirai plus votre revue." "La folle hostilité dont vous faites preuve à l'égard de l'Autriche me déplaît et me peine. Biffez mon nom de votre liste d'abonnés." "Votre attitude vis-à-vis de l'Angleterre vous aura coûté au moins un abonné." "Votre revue est-elle publiée à Berlin? Je m'y abonnerai peut-être après la guerre." "Je crois que je suis votre plus vieil abonné, mais le ton calme et froid avec lequel la semaine dernière vous avez parlé du bombardement de la cathédrale de Rheims ne se peut tolérer. Biffez mon nom." "Permettez-moi de vous dire que vos sympathies pour la France ne conviennent pas à une revue qui a votre passé. Cessez de m'envoyer votre revue." "Votre récit de l'attitude de l'Irlande dans cette guerre ne pouvait pas être plus éloignée de la vérité. Ne m'envoyez plus votre revue."

Il y en a certainement pour tous les goûts.

* * *

Oh! les agences télégraphiques. Qui ne connaît leurs hauts faits en temps de paix? Mais qui saurait imaginer ceux dont elles sont capables en temps de guerre, quand à leur nature si grossissante des faits se joint le poli patriotisme allemand? C'est l'agence Wolff qui a charge de transmettre au monde, par voie de la Hollande, le récit des exploits teutons. Les Teutons font surtout dans les prisonniers si nous en croyons l'agence Wolff. Même ils ne feraient que dans cela.

Un lecteur d'un journal suisse vient d'établir le total des pertes des Alliés d'après les communiqués de l'agence Wolff jusqu'à la date du 23 septembre. Ce total ne manque pas d'une certaine ampleur... kolossale.

Les Français auraient perdu jusqu'ici la bagatelle de 880,000 prisonniers, 177 généraux 1,213 drapeaux et 11,982 canons. Les Allemands auraient fait aux Russes 800,000 prisonniers. Au cours de leur transport à Berlin, 132,000 seraient morts des fatigues du voyage. Quant aux Anglais, la situation se complique. En toute vérité, ce sont de terribles soldats. Tous ont eu le mérite d'être anéantis deux fois. Rien que deux fois. Les quatre cinquièmes d'entre eux ont jugé à propos de reressusciter pour être de nouveau anéantis. Un certain nombre auraient même l'intention de rereressusciter pour être de nouveau annéantis.

* * *

D'une liste de héros, tués dans les derniers combats en France:

"M. l'abbé Charles Fougères, sergent au 135ème d'infanterie: M. l'abbé Charles Baniol, sergent l'infanterie coloniale: M. l'abbé Etienne Saint, caporal au 139ème d'infanterie: M. l'abbé Monbru, lieutenant au 212ème d'infanterie; M. l'abbé Charo, lieutenant au 49ème d'infanterie."

Tous les jours, les journaux de France publient de semblables listes

* * *

Abdul Hamid, l'ex-sultan "rouge", et Villa, l'un des plus beaux joyaux de l'anarchie mexicaine, se meurent de dépit au récit des exploits de Guillaume et de ses soldats.

* * *

Si Alphonse Daudet ressuscitait, il referait son Tartarin de Tarascon: notre Sam Hughes lui fournirait un incomparable modèle.

Vraiment la verve créatrice de Daudet n'a rien trouvé de plus succulent que le dernier interview de Sam!

"Le Canada, dit Sam, est capable de fournir 500,000 hommes à la Grnde-Bretagne d'ici la fin de la guerre si elle en a besoin."

Et d'un.

Nous pourrions mettre sur pied assez d'hommes pour finir l'Allemagne sans l'aide de la France, non plus que de la Grande-Bretagne."

Et de deux.

"On ne nous les demandera pas, mais nous pourrions les fournir Quand nous avons demandé 22,000 hommes d'abord, nous avons failli être emportés. Nous avons dû jeter des recrues hors des convois, il y en avait trop, nous avons dû même les empêcher de nous approcher pour ne pas être étouffés."

Quelle force que la nature. Et de quels sommets ne domine-t-elle pas les plus fortes imaginatives!

* * *

....."Aucun gouvernement ne peut vivre en cette province (Ontario) qui veut apaiser les mécontents qui ces deux dernières années ont défié la loi et se sont rebellés contre le Département d'Education.—*Orange Sentinel*, 8 octobre 1914.

Tout en entretenant cete charitable opinion des Canadiens-francais d'Ontario, le champion de l'orangisme trouve encore le loisir de porter aux nues Sir Carson pour avoir organisé 100,000 (!) rebelles contre les troupes de Sa Majesté le roi Georges V.

* * *

"Le 22 octobre, l'*Orange Sentinel* prouvera que "ce n'est pas un Québec français, mais un Québec "papiste" qui menace le pays".

* * *

Un Wm Boyd, de Foxwarren, Man., dans une lettre à l'*Orange Sentinel*, prétend que son directeur devrait être membre de la rédaction de la *Liberté*.

Quelle paix il y aurait en la demeure!

EN AVANT!

Le tambour bat, le clairon sonne;
Qui reste en arrière?... Personne!
C'est un peuple qui se défend.
En avant!

Gronde canon, crache mitraille!
Fiers bûcherons de la bataille,
Ouvrez-nous un chemin sanglant!
En avant!

Le chemin est fait: qu'on y passe!
Qu'on les écrase, qu'on les chasse!
Qu'on soit libre au soleil levant!
En avant!

Allons! les gars au coeur robuste,
Avançons vite, et visons juste,
La France est là qui nous attend.
En avant!

Leur nombre est grand dans cette plaine:
Est-il plus grand que notre haine?
Nous le saurons en arrivant...
En avant!

Leurs canons nous fauchent? Qu'importe,
Si leur artillerie est forte,
Nous le saurons en l'enlevant.
En avant!

Où nous courons? où l'on nous mène?
Et si la victoire st prochaine,
Nous le saurons en la trouvant.
En avant!

En avant! tant pis pour qui tombe,
La mort n'est rien. Vive la tombe,
Quand le Paps en sort vivant.
En avant!

PAUL DEROULEDE.

L'ALLEMAGNE ET L'ANGLETERRE

(L'Action Française)

Les documents distribués au Parlement anglais viennent de faire connaître les conditions dans lesquelles s'est produite la rupture de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Ce que l'on savait est absolument confirmé: la cause essentielle, irrémédiable de cette rupture, a été la violation du territoire belge, représentée par l'Allemagne comme indispensable à son succès.

Le secrétaire d'Etat, M. de Jagow, l'a déclaré à Sir Edward Goschen, l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin: passer par Liége, Namur, Dinant, était pour l'Empire "une question de vie ou de mort". Cela devait tout justifier, aux yeux de l'Allemagne d'abord, puis aux yeux de l'Angleterre elle-même.

"Comment? dit M. de Jagow, *pour un mot*, qui en temps de guerre est si souvent méprisé; comment? *pour un simple morceau de papier*, la Grande-Bretagne va faire la guerre à une nation apparentée, dont le seul désir est d'être une amie?" Cette indignation prouve beaucoup d'illusion, et de l'espèce la plus dangereuse quand il s'agit de diplomatie.

Il plaît à l'Allemagne de négliger le fait de l'indépendance de la Belgique, de le regarder comme sans importance. Et ce point de vue qui, proposé aux Belges, eût attesté le sans-gêne d'un soudard, l'Allemagne s'en va le porter devant qui? Devant une puissance *garante et signataire* de cette indépendance, qui s'y trouve formellement intéressée!

C'est oublier que si la volonté de vivre est de la part d'un peuple un fait d'instinct, la protection garantie à cette volonté par un voisin est un acte réfléchi, l'effet d'une politique, une résolution à longue portée. Dans ce mot, dans ce morceau de papier, l'Angleterre a faite tenir les réalités, elle y a mis, en même temps que les intérêts de la Belgique, quelques-uns de ses propres intérêts et de ses intérêts principaux. M. de Jagow ne paraît s'en douter. Quelle sottise! Quel aveuglement!

D'autant plus, ne l'oublions pas, qu'en 1870, la neutralité de la Belgique avait déjà joué un rôle, précisément en sens inverse et au profit de l'Allemagne, à qui l'ivresse des grandeurs ôte la mémoire!

Napoléon III ayant commis en 1867 l'imprudence de proposer à la Prusse un traité où se trouvait l'annexion de la Belgique à la France, Bismarck en publia le texte rédigé par Benedetti, au lendemain de la déclaration de guerre. Cela nous aliéna l'Angleterre, et assura vis-à-vis de l'Allemagne sa neutralité favorable.

Deux fois il en aura donc été de la neutralité de la Belgique comme des mines placées dans la mer. Malheur au bateau qui passe dessus! C'est l'Allemagne cette fois, l'Allemagne oublieuse de Bismarck à l'ouest comme à l'est, sur la Meuse comme sur la Vistule. Et qui l'a placée cette mine? La monarchie française.

Ne l'oublions pas, avant la violation du territoire belge, l'Angleterre examinait les conditions auxquelles elle pourrait rester neutre dans la nouvelle guerre. Cette violation l'a décidée. L'instrument diplomatique qui aura servi dans cette affaire, n'est donc pas la nouvelle entente cordiale d'Edouard VII et de M. Delcassé, mais la première, celle de Louis-Philippe et de Talleyrand. La création du royaume de Belgique, dernier bienfait de la monarchie", dit le duc de Broglie, avec les pactes de neutralité qui suivirent, est donc la cause déterminante de l'événement.

Cette création intéressa l'Angleterre par la séquestration d'Anvers, comme elle intéressait la France en confisquant le chemin de la Meuse.

"Un pistolet chargé au coeur de l'Angleterre", disait Napoléon de ce port. La vigilance britannique ne pouvait manquer de tenir à ce qu'il fût remis aux mains d'un petit Etat. Cet Etat s'est trouvé constitué par l'histoire. Il a suffi de reconnaître l'indépendance des vieux Pays-Bas autrichiens. Il s'agit à présent de la maintenir.

Tout cela passe au-dessus des idées du peuple allemand. Il n'en a rien prévu. Il le paiera.

L. Dimier.

LETTRES DE COMBATTANTS

Les impression d'un jeune sous-lieutenant qui reçoit le baptême du feu.

Un jeune sous-lieutenant, sorti cette année de Saint-Cyr, écrit:

Ms chers parents,

J'ai reçu hier deux lettres de maman et une de papa. Je ne peux vous exprimer combien elles m'ont fait plaisir. Il n'y a pas que vous qui souhaitiez l'heureux dénouement de la guerre et mon retour. Quel bonheur ce serait pour moi de pouvoir vous embrasser en vainquer et vous offrir en hommage le peu de gloire que j'aurai acquis en défendant notre chère Patrie!

Pensons au présent.

De notre côté, nous sommes vannés. Notre bataillon est en première ligne, avec trois autres pour forcer les avant-postes d'une division de couverture. Nous avons un secteur énorme à garder jour et nuit. Trois compagnies sur six alternent pour former le réseau d'avant-poste, avec la grand'garde à... Quand nous sommes aux postes avancés, à trois kilomètres de l'ennemi, souvent moins, gare au chef qui ne surveille pas continuellement son monde et ses sentinelles. Chasseurs et officiers couchent pendant trois heures toutes les nuits dans la même grange et tout équipés. A deux heures et demie, au petit jour, tout le monde est levé, le fusil déjà aux mains.

Quant on est à... on peut se reposer un peu plus, mais pas se déshabiller. Il faut barrer toutes les issues, arrêter tout le monde, exiger les passeports. Nous sommes entourés d'espions et des traîtres; on en arrête des tas. On ne les fusille pas ici, mais combien ont été déjà collés au mur de... L'autre jour, quand j'ai dû protéger la retraite à la barricade de..., nous avons été vendus par un fermier qui a annoncé à l'avant-garde de deux régiments allemands que nous n'avions même pas la force d'un bataillon. Les Allemands, repoussés très durement, firent volte-face et nous cernèrent grâce à leur nombre. Nous avons eu vingt-cinq morts, dont un lieutenant, camarade de promotion de mon instructeur de Saint-Cyr, qui avait reçu une balle dans les reins. Mon capitaine a eu les deux joues et la mâchoire traversées par une balle; il va mieux.

* * *

Je vous ai déjà dit que je n'avais pu vois d'ennemis à la barricade. Arrivé à..., j'ai voulu téléphoner au commandant pour lui demander de résister; les fils étaient coupés. J'ai dû exécuter l'ordre de me replier sur ...; mais on m'a donné à défendre un pont, où, malgré mon calme habituel, j'ai sué quelques grosses gouttes. A la tombée de la nuit, malgré mes jumelles, on prenait les amis pour des ennemis. J'ai failli ouvrir le feu pour protéger la retraite des nôtres sur des amis qui se repliaient et qui, je le croyais, étaient des poursuivants. On entendait partout des coups de feu; les coups de canon tombaient sur ...; j'avais ordre de résister jusqu'au dernier, mais encore ne fallait-il pas tuer les nôtres. A neuf heures du soir, j'ai reçu l'ordre d'abandonner la position. On a retrouvé et on retrouve encore les restes des uhlans tués.

Que je vous raconte maintenant comment j'ai reçu le baptême du feu. Il faut d'abord vous dire que nous avions ordre de ne pas franchir une limite déterminée près de la frontière et de ne pas nous laisser accrocher par l'ennemi, d'où l'obligation de toujours se replier. J'occupais une tranchée en avant d'un village et j'avais à ma gauche deux sections amies. Ces trois sections résistèrent pendant cinq heures à trois compagnies allemandes, ou douze sections, et à une section de mitrailleuses.

Le combat dura en tout, retraite comprise, de sept heures du matin à quatre heures du soir, sous un soleil torride. Je tiens mes hommes dans la main et je puis en faire absolument tout ce que je veux; ils me suivent partout. C'est pourquoi, malgré le feu terrible auquel nous étions soumis, mes hommes n'ont brûlés que 520 cartouches en cinq heures; nous n'avons pas perdu une seule occasion favorable. Debout, le pantalon rouge caché par un fourré d'épines, la jumelle constamment aux yeux, appuyé contre un piquet, j'observais l'ennemi et commandais le feu de mes hommes de la tranchée.

J'entendais siffler les balles au-dessus de ma tête. Que de coups ont été tirés sur moi! On a un plaisir inexprimable à défier les balles, à se moquer de son ennemi, en inspirant la confiance la plus absolue à ses hommes. Les yeux fixés sur moi, ils attendaient le commandement avec calme. Moi seul, au début, pouvais observer les résultats de mon feu: l'ennemi était trop loin et trop caché pour qu'on puisse le voir. Les commandements habituels étaient: "Sur le pied de l'arbre en boule.—Hausse tant.—Feu"; "sur le coin gauche du toit de la maison blanche.—Sur le disque du chemin de fer..."

Les Allemands avaient envoyé en avant six bons tireurs pour démolir le chef de section. J'ai laissé approcher à bonne portée, et mes bons tireurs ont fait feu sur eux. Le premier Allemand fut tué; le second se coucha pour se mettre à l'abri, bientôt je le vis recevoir une balle et faire un soubresaut de chat: il était mort. Que de pirouettes nous leur avons fait faire aux Allemands! Les morts de X... ont été bien vengés.

* * *

Sous le feu épouvantable de trois sections qu'on n'avait pas pu empêcher de filtrer le long de la voie ferrée, nos hommes recevaient de la terre dans le visage, les balles sifflaient et faisaient un terrible raffut dans les arbres et contre les murs; elles bourdonnaient tellement à nos oreilles que nous n'entendions plus les coups de feu. Le rire typique des mitrailleuses allemandes ne s'entendait même plus. (La mitrailleuse nous fit tous pouffer de rire quand nous l'entendîmes pour la première fois.)

En me retournant pour donner l'ordre de se retirer, je vis une balle s'enfoncer à deux mètres derrière la tranchée. Mon ordonnance prétend en avoir vu une s'enfoncer entre mes pieds pendant que je marchais. Une balle siffla devant mon nez et me fit redresser brusquement. J'allais sortir du château, quand je m'aperçus que j'oubliais mon sabre que j'avais détaché, je fis un demi-tour sous les balles et repris mon arme. Les gens du village avaient tous disparu; les balles criblaient tous les murs et nous étions saisis d'une soif ardente, après avoir fourni un effort inconcevable. Un habitant me donna une balle tombée près de sa maison. Je l'ai gardée; ç'en était une des premières qui nous étaient destinées. Vous verrez donc bientôt, je l'espère, non pas une dragée, mais un pruneau de mon baptême.

Je reçus, en rentrant, les félicitations du lieutenant qui commande ma compagnie et du commandant. Ils tombèrent des nues à la nouvelle qu'il n'y avait dans ma section ni mort, ni blessé; les deux autres ont eu deux morts et trois blessés. Dans ma section, une simple insolation avait fait tomber un caporal pendant la retraite. Il paraît que le lieutenant a dit que j'étais épatant et que cela a été porté à l'ordre. En attendant, nous ne sommes plus que deux sous-lieutenants comme officiers dans ma compagnie; j'ai reçu le commandement de deux sections, la mienne et celle d'un adjutant.

Vous ne pouvez avoir une idée du plaisir qu'on a à être au feu: on a le coeur gonflé comme par une chose grandiose et sublime. La seule chose qui coûte, c'est l'ordre de se replier.

On a confisqué des lettres allemandes. Il paraît que leur moral est très bas. On a tâché de le relever en faisant courir le bruit d'une révolution en France.

Je vous embrasse de tout mon coeur, et vous assure, quoique vous le sachiez bien, de mon profond amour filial.

P. S.—Je pense qu'un couvre-chef allemand ramassé sur une de nos victimes fera très bien chez nous; je le garde précieusement.

Les Allemands ont dit que nous étions de véritables démons. De fait, ils ont dû se trouver bien bêtes de se voir retardés pendant cinq heures par trois sections. Ils n'ont pas poursuivi, ils étaient exténués.

BLESSES DE VINGT ANS

Ils parlent comme des "grognards"

Un train militaire entre en gare, écrit de Rennes un correspondant du "Journal". Il n'est qu'à lire les inscriptions à la craie tracées sur les wagons: Voici les gars de Saint-Brieuc.

A peine le train stoppé, c'est, au long des portières et des marche-pieds, une ruée joyeuse de soldats en bras de chemise. Ils ont tous des fleurs au képi. Un d'eux, taillé en athlète, agile, esquisse un jeté-battu. Il est l'exemple. De tous côtés, les autres, se prenant à la taille, se livrent sans musique à un furieux tango aux modes de Bretagne. La route est longue d'ici la frontière: il faut bien se dégourdir les jambes.

L'arrivée des blessés interrompit ces danses aux lanternes. Le convoi entra lentement: on eût dit que la machine, aux deux drapeaux de France et d'Angleterre, glissait avec précaution, pour ne pas secouer ses voyageurs. Aux portières apparurent des visages fiévreux, des fronts emmaillotés, des bras en écharpe. Sur la paille, avec leurs sacs comme coussins, des soldats gisaient, étendus; dans le haut des fourgons, on découvrait enfin des civières en forme de hamac chargées d'hommes.

Hasard émouvant que cette rencontre de frères d'armes! Or, voici ce qui se passa:

Les gars de Saint-Brieuc s'étaient précipités. Bousculant les civils étonnés, fleurissant les blessés de leurs bouquets de glaïeuls et de roses, ils servirent de brancardiers. Entre le wagon et le quai, de brefs colloques s'échangeaient: "D'où viens-tu?—Charleroi..., Mézières..." D'autres ripostent: "SaintDié!..." Et d'autres: "Belgique!" tout court. —"Gravement blessé?"—Peuh! deux balles..., un coup de sabre..., un éclat d'obus dans le bras..." Mais aussitôt, sans interrogation, des répliques dans ce goût: "As pas peur! J'en ai tué cinq pour mon compte!..."—"Moi, sept!" Et quand on arrive: "Merci!... A bientôt, là-bas!.." Là-bas, c'est le champ de bataille.

* * *

Le débarquement est fini: les gars-soldats rejoignent le train. Comme il reste des retardataires, sur l'ordre du colonel, un clairon sonne le rassemblement, puis "au départ". Puis..., mis en goût par ses sonneries, ne s'avise-t-il pas, le claironneur breton, de sonner de toutes ses forces "la charge"? La charge!... Les notes étincelantes éclatent frénétiquement, elles chatouillent le coeur, elles font trembler les voûtes, des larmes roulent aux bords des yeux,—des larmes de rage héroïque. Toute la gare en est frémissante.

Sur leurs brancards, sur les bancs où on les força à s'étendre, les blessés se dressent. Ils saluent militairement ceux qui partent, ceux qui, là-bas, vont reprendre leur place chaude. A la portière, le clairon sonne toujours.

Et tandis que le train s'ébranle vers l'est—vers le pays de bataille et de gloire,—ce n'est qu'un cri: des wagons aux civières, un même cri jailli du coeur: "Vive!... Vive la France!..."

Un peu partout, à Rennes, Nantes, Saint-Nazaire, je viens de voir de nombreux blessés qui revenaient du front. L'autorité militaire ne permet point de citer leurs noms ni les lieux où ils combattirent: c'est grand dommage. Ces notes ne seraient qu'une nomenclature de héros.

* * *

Dans le préau des "moyens", au lycée de Rennes, un Turco de dix-huit ans, le bras enroulé de linges, la cuisse bandée, restait assis, fusil, baïonnette à la main.

—Croyez-vous, me dit le major, que nous avons dû lui laisser ses armes!... Il menaçait d'arracher tout son pansement. C'est un brave! Trois balles de mitrailleuses lui ont traversé le bras, il a le flanc éraflé: un éclat de shrapnell lui a brisé le fémur. Il s'est battu contre la garde et s'enorgueillit, à lui seul, d'en avoir envoyé huit dans l'autre monde!...

Et comme nous l'interrogions, en son langage télégraphique, le Sénégalais nous déclare, riant, à belles dents:

—Pas fini, moussu!... Ahmed a laissé petite turcote au Fondouk!

Des amulettes d'argent et de corail étaient cousues dans ses broderies.

—Pas peur mourir!... Ci est amulette contre fusil..., ci amulette contre baïonnette..., ci main de Fathma, bonne amulette contre canon...

La nuit, en gagnant le lit, il dépose précieusement le Lebel à son chevet; le matin, à son réveil, son premier soin, de son bras valide, est de l'astiquer. Etonnez-vous qu'Ahmed, tirailleur sénégalais, soit le chéri de l'ambulance!

Un autre, étudiant en droit, le front traversé de deux balles, était encore, il y a huit jours, simple soldat de 2e classe. En une semaine, étant sous les murs de Charleroi, sa conduite fut courageuse: il a récolté deux sardines d'or.

—Je suis tombé en pleine charge à la baïonnette, les chevaux m'ont piétiné tout un jour. J'ai été laissé pour mort. Mais je serai guéri d'ici deux semaines; je compte vérifier sur les Allemands ce principe de droit romain qu'on nous a enseigné à l'école: "Le mort saisit le vif!"

Un autre, de Périgueur, servant de batterie, hier employé de banque, fait des mots professionnels:

—Il ne faut pas me plaindre, monsieur... J'étais de la journée de Spincourt: un fier souvenir pour mes vieux ans!... Trois balles dans le corps, aucune n'est restée. L'une m'a traversée l'oreille: je pourrai désormais porter des boucles comme une jeune fille... Le major doit signer ma feuille de route d'ici une huitaine. Le moratorium n'est pas valable sur le champ de bataille: je vous promets de rendre mes blessures, avec "intérêts composés"!

* * *

Voici un Provencal: il se nomme Lemaigre—sec comme un coup de trique, il ne ment pas à son nom.—Il conte avec humour, tandis qu'autour de lui on fait cercle:

—Dans le civil, je suis "officier", expjlique-t-il..., officier au kuhsaal d'été de Vichy. Me voilà cabot aujourd'hui..., simple cabot. C'est la vie... Je ne connaissais pas la Belgique, un beau pays, cependant... Je vien d'y faire la saison d'août... De mon séjour, j'en retiendrai ceci: que Liége, Namur, Anvers sont, cette année, les villes à la mode...

Un coup de sabre l'a balagré à la hanche, au cours d'une reconnaissance.

—Nous étions quatre à patrouiller. Comme nous poussions un galop de fantaisie à l'entrée d'un bois, deux détonations retentissent. Un des nôtres tombe. Nous piquons de l'avant. Carabine à l'épaule, cinq uhlans et un officier nous visent. On charge en sacrant par tous les jurons de France et sabre haut. Court débat de quelques secondes. L'officier allemand est tué, deux uhlans sont blessés à mort: les autres fuient.

"Ma blessure n'était pas grave. J'ai aidé les camarades à ramener les chevaux pris à l'ennemi. Dans la sacoche du "herr offizier" se trouvaient des cigares et une bouteille de rhum. La bouteille de rhum a été pour nous... Nous avons offert les cigares à notre lieutenant... Pour les bêtes, on nous les a rachetées cinq francs pièce... Prix magnifique!... Prix de grand-duc! Et vous savez, je ne ris pas!..."

* * *

Voici un sergent de la ligne: imberbe, vingt ans à peine. Il a été blessé trois fois par le même obus, au biceps du bras droit, au coude et à la jambe.

—Cela n'est rien, assure-t-il.. J'en ai vu mourir pour beaucoup moins... "Moi, j'ai toujours été un chançard..."

Passe un capitaine d'artillerie. Un éclat de shrapnell lui a crevé l'oeil gauche.

—Un oeil crevé, la belle affaire!... J'en serai pour porter monocle!...

Il se refuse à parler de lui. C'est à ses hommes qu'il ne cesse de penser et aux luisantes et gaillardes pièces de 75 qu'il a dû abandonner pour l'hôpital. Sa peine est grande: il veut repartir. Et quand il me quitte, au souvenir de ses frères d'armes qu'on ne lui permet pas de rejoindre, de sa compagnie qui l'attend, de ses canons qu'un autre commande, "de son oeil valide, le capitaine pleure".

Chez tous, ainsi, bonne humeur, mépris de la souffrance, abnégation et pour unique désir: le prompt retour aux lignes de feu.

Dans le dortoir, aux lits d'adolescents, quelques hommes, des fiévreux ceux-là, victimes surtout de longs postes de garde sous l'orage ou des perfides rosées de l'aube, se lamentent de n'être pas blessés—des blessés du champ de bataille. Honneur aussi à eux!

A Nantes, à Rennes, dans le moindre hôpital de France, il est à cette heure une phrase de Vigny à graver aux frontons: "Il faut bien que le Sacrifice soit la plus belle chose de la terre, puisqu'il a tant de beauté dans des hommes simples qui souvent n'ont pas la pensée de leur mérite et le secret de leur vie."

D'APRES NATURE

Les officiers allemands tels qu'ils sont

La lutte sera dure. Nous le savons tous. Il ne s'agit ici ni de rabaisser les mérites individuels des officiers allemands, qui sont grands, ni de dénigrer ce formidable organisme qu'est leur armée.

La machine est au point; elle broiera méthodiquement avec une précision implacable. Mais il suffit d'un caillou pour détraquer, et puisque, en France, on connaît mieux la puissance militaire de nos ennemis que leurs défauts, je voudrais vous en signaler quelques-uns, dans l'espoir d'augmenter encore notre confiance dans la victoire et peut-être aussi d'indiquer timidement à nos chefs, en profane que je suis, mais en m'appuyant sur une longue expérience psychologique, les fautes probables que les Allemands commettront.

* * *

L'OFFICIER DE COUR

Elégant, courtois et de belle allure. Un jeu de brosses dans son gousset dont il se sert en public pour arranger sa moustache. Au poignet, un bracelet d'or.

Au Zoologischer Garten, ou dans les salons du château royal, il est le point de mire de tous les regards et de toutes les tentations. Sa poignée de main est presque une faveur, tant elle est noble et hautaine. Son sourire est une grâce. C'est un homme féodal auquel beaucoup de femmes livrent assaut et qui avance rapidement un peu grâce à elles. Comme il a beaucoup succombé, il se trouve souvent un peu affaibli. Il affrontera la mort, héroïquement par fidélité à son roi, mais la fatigue et la poussière des routes l'éprouveront plus que tout autre.

Sorti d'un nid d'aigles, et pauvre souvent, il court à la fortune, après bien des bonnes fortunes. Il a soif du grand luxe dont ses camarades bourgeois, fils de grands industriels, lui donnent l'exemple. Aprement, il cherche la dot qui lui assurera la vie large. S'il échoue, pour soutenir son train d'élégance, il tombe forcément entre les mains d'usuriers, et finit même parfois sur les bancs de la correctionnelle, comme ce comte de Wolf-Metternich, neveu d'un ambassadeur à Londres, dont le naufrage fut bruyant mais non isolé.

Il en est cependant d'une vertu rare ou d'une conviction religieuse bien assurée, qui, parmi les fêtes de cour et le luxe éblouissant des officiers de la garde, pratiquent l'ascétisme, sortent peu, se nourrissent mal, réservant tout leur superflu à faire bonne figure dans les "casinos", lors des dîners d'adieu qui se multiplient.

En vain l'Empereur a tonné contre le luxe "qui efféminine ou qui déprave", en vain a-t-il reproché durement à certains de négliger leurs devoirs, plus que ne l'avaient fait leurs ancêtres. Le tourbillon des plaisirs a chassé pour bon nombre d'officiers de cour la vertu rigide, et ils sont devenus des viveurs assez frénétiques, ponctuels dans leurs devoirs, mais dépensiers de leurs forces.

Bien peu sont très intelligents et le charme personnel de ces beaux soldats s'évanouit dès qu'ils ouvrent la bouche. J'en ai entendu annonçer en nasillant, des banalités, où le mot "colossal" revenait plusieurs fois par phrases et l'on chercherait en vain dans cette naïveté charmante qui veloute leurs paroles comme un duvet d'innocence, une signification cachée ou profonde.

Même les meilleurs d'entre eux, les plus loyaux, les plus virils, les plus patriotes restent souvent de grands enfants dont le cerveau n'eut pas le temps de s'assouplir aux disciplines modernes.

En temps de guerre, je les vois courageux et ponctuels, entraîner leurs hommes ou foncer avec rudesse à la tête de leurs régiments, tels des barons féodaux. Même les plus atteints par la noce conserveront cette bravoure qui surgit du sentiment de l'honneur. Ce seront peut-être de magnifiques sabreurs. Mais qu'une résolution difficile ou délicate s'impose, qu'une initiative grave et présente—et j'entends certains d'entre eux bégayer de cette voix nasillarde et suffisante, des ordres confus. Tant que la machine dressée soigneusement par l'état-major fonctionnera sans accrocs, l'officier de cour en restera le rouage utile.

Le Kronprinz est le premier ds officiers de cour en Allemagne, le plus gracieux, le plus séduisant, peut-être, mais le moins intelligent. "Il a le développement cérébral d'un adolescent de quatorze ans, me disait un Allemand qui le connaît bien, le soir du jour où ce jeune prince manifesta en public contre l'Angleterre. Le malheur, c'est qu'il en a trente". Brave et médiocre, à part quelques exceptions honorables, l'officier de cour, qui a fait carrière par le cotillon et par le sourire, sait obéir, non commander.

* * *

L'OFFICIER DE GARNISON

J'en ai connu un de près, un Hanovrien, d'une exquise délicatesse de coeur. Il était sans doute trop bon. On lui a fendu l'oreille. Il faut distinguer entre Allemands. C'est une chimère dangereuse, il est vrai, que de tabler sur l'antagonisme réel entre Allemands du Sud et Prussiens, au point de vue politique. Devant le danger, ils se retrouvent tous, également patriotes, et nous faisions fausse route en cherchant à détruire artificiellement une unité qui est bien cimentée. Elle se reformerait contre nous avec plus de force, au lendemain de notre victoire. Il vaudrait mieux, à mon avis, tout en conservant l'Allemagne, après l'avoir affaiblie, y favoriser les républiques fédératives, et créer, si elle s'y prête, une organisation en provinces autonomes et s'administrant elles-mêmes, comme les cantons de la Suisse. Ce sont les "Muss-Preussen", les Rhénans, les Westphaliens, les Hanovriens qu'il faudrait émanciper tout en leur conservant leur Allemagne.

"Nous sommes plus catholiques qu'Allemands, et plus Allemands que Prussiens", me disait un jour le correspondant à Berlin d'un des plus grands organes de Cologne. Il était venu exprès me voir pour m'exprimer cette conviction. Mais son cas est peut-être exceptionnel. Différents par la race, les Allemands sont unis par l'histoire et par la conquête.

Mon officied hanovrien appartenait cependant à une de ces vieilles familles qui boudaient l'empereur à cause de Bismarck et se nourrissaient tous les jours de la substance indigeste fournie par la "Gazette de la Croix".

Tout en me témoignant une bonté pleine de prévenance—car il était plus âgé que moi—il ne cessait de me répéter: "Nous, Allemands, nous sommes meilleurs que vous ne pensez, mais nous sommes trop querelleurs!" Et il y avait dans ce "Nous sommes trop querelleurs!" un accent de tristesse navrée et naïve... Hélas! j'allais apprendre à le connaître, pendant vingt ans d'Allemagne, ce défaut national qui empoisonnait nos voisins! L'heure est venue d'en guérir l'Empore, et pour toujours.

Mon ami, qui avait le grade de capitaine, n'était intelligent que par la bonté. Il savait le français et le russe et se perfectionnait avec ardeur dans son métier d'officier. Mais en dehors de sa patrie, il ne connaissait presque rien, et jeune homme de vingt ans, je me faisais l'effet d'être son aîné. Un jour nous avons parlé de la guerre future: "Oh! ce ne sera pas, me dit-il, une simple promenade militaire". Mais il ne doutait pas de la victoire, et je crois bien qu'il n'y avait pas un seul officier allemand qui ne partageât cette présomption.

Tout autre est l'image que nous ont fournie le lieutenant Bilse, dAam Beyerlein, et les derniers procès scandaleux, sur la vie de garnison. Si on les en croyait, l'incapacité le disputerait à la corruption, dans ces villes proprettes et luisantes en briques rouges, où les officiers désoeuvrés traînent leur sabre et leur ennui. Rudes, malveillants, aigris, sans ambitions intellectuelles, et sans occupations suffisantes, ils auraient transformé en cloaque d'intrigues et de passions viles, les mares paisibles où s'agitait leur désoeuvrement. Sous l'uniforme correct, et sous le vernis superficiel d'une camaraderie sans amour, les ridicules, les vices, les tics se seraient multipliés.

De là les nombreux duels à mort qui éclairent d'une lueur de drame cette oisiveté désespérée. Ces histoires terribles se compliquent des perversions que l'on sait: le grand amour n'y surgit pas avec ses excuses; il semble plutôt que dans le milieu étroit et morose de Forbach ou d'Allenstein, s'exacerbe et s'exaspère une morbide sensibilité sur qui pèsent les tares des fins de race.

Ce tableau est-il poussé au noir? Je l'ignore. Ce n'est pas le mien. C'est celui que nous ont présenté tour à tour les romans d'officiers et les cours d'assises.

L'OPINION RUSSE

Parlant du nouveau cabinet français, la "Rietch" dit que la présence dans le ministère Viviani de socialistes indépendants et unifiés est la preuve de la profonde régénération politique de la France. La république donne ainsi au monde un nouvel exemple étonnant d'élan national. "Jules Guesde en France, Bethmann-Hollweg en Allemagne, quel abîme!" s'écrie la "Rietch".

La "Gazette de la Bourse" déclare quel e changement du ministère français n'est pas une crise ministérielle, mais un superbe effort, en présence de la lutte finale, pour souder la nation et détruire les cloisons sociales qui affaiblissent un peuple. M. Viviani, ajoute la "Gazette de la Bourse", veut transformer la France en un bloc politique invincible. Et le journal termine en disant que la présence dans le cabinet français de l'ami éprouvé de la Russie, M. Delcassé, donne une grande satisfaction à l'opinion russe.

Les prospérités des mauvais rois sont fatales aux peuples.

La gravité n'est que l'écorce de la sagesse; mais elle la conserve.

L'air content sied toujours à l'homme de bien.

Les beaux habits sont un signe de joie.

Département des patrons

6651

Joli costume pour cérémonies telles que les distributions de prix et les parties de plaisir. Le corps principal du vêtement ne forme qu'un et la prtie extérieure a les manches et la blouse ne formant qu'un tout. Le surplis se ferme de biais et dans le dos et sur le devant. La jupe en deux morceaux est ornée d'un chiffon dont on peut se dispenser.

Le patron No 6,651 est pour jeunes filles de 14, 16, 18 et 20 ans. La grandeur moyenne demande 4½ verges verges d'un tissu de 45 pouces de large et ⅝ de verge de "net" de 40 pouces de large, 1¼ verge de ruban pour la ceinture ou encore 3⅝ verges d'un tissu de 46 pouces uni.

Ce patron peut être obtenue en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

6643

Cette blouse unie est si portée qu'elle ne est devenue indispensable. Dans ce costume, nous avons formé un petit emplacement formé par le prolongement du dos par-dessus l'épaule. La mancne est adaptée bas à l'épaule et la blouse ferme sur le front. La blouse se termine par une courte tunique circulaire. Du voile, du chiffon, de la batiste et autres tissus du même genre peuvent être employés pour ce costume.

Le patron de blouse No 6,643 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur movenne demande 2 verges d'un tissu de 40 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No. .... Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

LES ALLEMANDS BOMBARDENT CONTINUELLEMENT ANVERS

Un obus tombe près de la cathédrale. — Une bombe lancée par un zeppelin tombe sur le palais de justice

Bordeaux, 9.—On a reçu ici la nouvelle qu'à Anvers le roi des Belges s'est mis à la tête d'une partie de son armée pour effectuer une sortie.

* * *

Londres, 9.—Une dépêche de Rosendaal, ville située sur territoire hollandais, à 30 kilomètres d'Anvers, dit que le bombardement a été si violent qu'on l'entendait distinctement et que les vitres des maisons tremblaient.

Le correspondant du "Times" à Rotterdam confirme que 100,000 fugitifs venant d'Anvers se sont réfugiés en Hollande.

* * *

Londres, 9.—Le correspondant du "Star", à Gand, télégraphie:

"Anvers a été soumis pendant toute la nuit à un bombardement furieux. Des obus, lancés par les obusiers allemands de 42 centimètres, sont tombés ce matin sur la place Verte, tout près de la cathédrale."

Le correspondant de l'agence Reuter à Amsterdam dit que les zeppelins qui ont lancé des bombes sur Anvers dans la journée d'hier, tuant une vingtaine de personnes et créant une panique, ont aujourd'hui survolé les fortifications et lancé des bombes sur des réservoirs à huile situés à Hoboken. L'un des réservoirs prit feu et, pour éviter une conflagration générale, on a rapidement vidé les autres.

Une dépêche d'Amsterdam au "Central News" dit que pendant la nuit de mercredi à jeudi, pas moins de 6 zeppelins ont survolé Anvers et lancé des bombes dans toutes les directions. L'étendue des dégats n'est pas encore connue, mais on sait qu'une des bombes a atteint le palais de justice.

Une dépêche d'Anvers dit que la panique de la population a augmenté hier par suite de l'apparition, à 11 heures du matin et à 6 heures de l'après-midi, de zeppelins qui lancèrent des bombes par lesquelles 6 maisons furent détruites et 20 personnes tuées.

Une dépêche d'Ostende à l'Exchange Telegraph dit que lundi dernier le roi des Belges se livra à une inspection minutieuse des défense d'Anvers, à la suite de laquelle il resta pendant 24 heures dans un des principaux forts.

* * *

Amsterdam, 9.—Une dépêche de Gand au "Nieuws van den Dag" dit que le gouverneur militaire d'Anvers a lancé une proclamation dans lquelle il demande à tous les hommes âgés de 18 à 30 ans de se joindre à l'armée pour coopérer à la défense de la patrie.

Cette proclamation est ainsi conçue:

"Les intérêts de la défense nationale demandent impérieusement que notre armée régulière reçoive des renforts. En conséquence je fais appel au patriotisme des hommes capables de porter les armes, âgés de 18 à 30 ans, pour qu'ils prennent du service dans l'armée régulière, pendant la durée de la guerre, en qualité de volontaires."

* * *

Anvers, 9.—L'intensité imprévue de l'attaque allemande contre Anvers, attaque à laquelle, dit-on, 5 corps d'armés prennent part, a fait naître dans les cercles militaires l'opinion que l'Allemagne a l'intention d'établir une seconde ligne de défense allant d'Anvers à Metz en passant par Bruxelles et Namur. C'est sur cette ligne qu'il serait possible aux armées allemandes de se reformer dans le cas où elles seraient contraintes d'abandonner leurs positions actuelles en France.

* * *

Washington, 9.—Le légation belge a reçu aujourd'hui un câblogramme officiel lui annonçant que le gouvernement belge avait quitté Anvers pour s'installer à Ostende.

En annonçant cette nouvelle, M. Havenith, ministre de Belgique, a déclaré que cette action n'avait aucune signification politique et que, même dans le cas où la totalité de la Belgique serait entre les mains des Allemands, les Belges ne traiteraient pas avec l'ennemi avant que les alliés ne le fassent.

"Je ne crois pas qu'Anvers sont pris, dit M. Havenith, mais s'il est capturé et qu'Ostende le soit aussi, les Belges continueront à ne céder en aucun point, sauf quand ils y seront contraints par des forces supérieures.

Des personnages officiels ont annoncé qu'au cas où Ostende serait attaqué par les Allemands, il était possible que le gouvernement belge se retire en Angleterre. Ils ont fait remarquer, toutefois, que la flotte anglaise est en état d'aider à assurer la protection de cette ville, située sur le bord de la mer, et ont ajouté que le gouvernement belge ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour se maintenir sur le sol natal.

LES OPERATIONS RUSSES

Les Allemands perdent 60,000 tués, blessés, et prisonniers

Pétrograde, 6.—On signale dans un résumé publié aujourd'hui par le ministre de la guerre sur les récentes opérations en Pologne russe, que les Allemands ont été forcés de battre en retraite.

Le ministre de la guerre estime que le total des pertes allemandes, depuis quinze jours, a été de 60,000 tués, blessés et prisonniers.

En outre, on signale que les Russes ont capturé un certain nombre de canons allemands, ainsi que des canons à tir rapide, montés sur automobile."

Le ministre de la guerre dit qu'en raison de la complète retraite des Alemands dans les environs de Niémen et de la province de Suwalki, ainsi que la retraite des Autrichiens en Galicie, le plan original de l'état-major général russe, s'est merveilleusement accompli.

Le plan de l'aile droite russe était d'écraser les Allemands; l'aile gauche, les Autrichiens. Tout avait été combiné pour entreprendre un mouvement général offensif qui obligerait les Allemands à accepter la bataille au sud-est de la frontière de Pologne, à l'endroit le plus rapproché de Berlin.

En conséquence, 1,000,000 de soldats russes qui avaient été tenus en réserve à Varsovie, ont commencé à se mettre en marche. Ils ont déjà forcé les Allemands à se retirer des environs de Lodz et de Kalish et les Russes repoussent en ce moment toute la ligne allemande, vers la ligne de bataille de Cracovie.

Les plus hautes autorités militaires déclarent qu'une victoire russe dans la btaille qui commence, forcerait l'Allemagne à solliciter la paix.

* * *

Pétrograd, 6.—L'empereur Nicolas s'est rendu, dit-on, sur le théâtre de la guerre.

EN POLOGNE RUSSE

Les Allemands, repoussés, se replient en désordre

Londres, 7.—Le correspondant de l'Exchange Telegraph à Pétrograde, télégraphie:

"On annonce officiellement à Pétrograde que le combat d'Augustowo s'est terminé le 3 octobre par une glorieuse victoire russe. La défaite des Allemands est complète et l'ennemi se retire en désordre vers la frontière de la Prusse orientale.

"Les troupes russes ont fait preuve d'une bravoure et d'une persévérance exceptionnelles, et sont maintenant à la poursuite de l'ennemi qui abandonne dans sa fuite des canons, des fourgons, des approvisionnements et des blessés."

* * *

Pétrograde, 7.—Le gouverneur militaire de Varsovie a fit afficher l'avis suivant:

"Depuis quelque temps, la population a été énervée par des bruits absurdes, prétendant qu'une occupation de Varsovie par l'ennemi était dans les choses possibles. Par ordre du général en chef, j'informe le public que Varsovie, ainsi que ses environs, est, maintenant comme précédemment, à l'abri de toute atteinte de l'ennemi. Je prie les habitants de rester calmes et de vaquer en paix à leurs occupations habituelles."

EXPLOIT D'AVIATEURS FRANCAIS

Le sergent Frantz et le soldat Quinault donnent la chasse à un avion allemand et le "descendent" près de Reims

Bordeaux, 9.—Les dépêches officielles reçues aujourd'hui au ministère de la guerre donnent le compte-rendu exact d'un duel aérien auquel assistaient plusieurs milliers de soldats allemands et français, le 5 octobre, à Joncbery, dans les environs de Reims.

Un aéroplane allemand, du type "Aviatik", sur lequel deux aviateurs avaient pris place, après avoir tournoyé autour des positions occupées par les Français, regagnait les lignes allemandes quand le sergent Frantz, l'un des aviateurs français les plus habiles, accompagné du soldat Quinault, son mécanicien, sauta sur une machine pour donner la chasse à l'avion allemand.

Par une manoeuvre des plus habiles, le pilote français dirigea son appareil de manière à prendre l'avion ennemi de flanc: l'observateur blessa le pilote allemand d'une balle de revolver et réussit d'une autre balle à percer le réservoir à essence de l'aéroplane allemand.

Un jet de flammes envelopa "l'Aviatik" qui, s'abattant rapidement, vint se briser près des lignes françaises. L'Allemand, qui n'avait pas été blessé, continua, pendant la chute de l'appareil, à tirer des coups de revolver sur les deux Français, tant qu'il n'en fut pas empêché par les flammes.

Le sergent Frantz a atterri après avoir effectué une magnifique descente en spirale.

Les deux Allemands ont été trouvés brûlés sous les débris encore fumants de leur machine.

En récompense de leur bel exploit, le sergent Frantz a été décoré de la Légion d'honneur et Quinault a reçu la médaille militaire.

* * *

Paris, 9.—Une dépêche de Troyes à l'agence Havas annonce qu'un aéroplane allemand a été "descendu" à Romilly-sur-Seine, alors qu'il survolait la ville.

LE KRONPRINZ INCENDIAIRE

Il ordonne la destruction par le feu de Clermont-en-Argonne

Paris, 8.—Le "Gaulois" dit qu'il est prouvé que le kronprinz en personne dona l'ordre d'incendier la pittoresque petite ville de Clermont-en-Argonne, après l'avoir préalablement fait inonder de pétrole.

Ce journal ajoute que, quand le kronprinz se vit obligé d'évacuer la ville, il n'épargna que la maison dans laquelle il avait logé et l'hôpital de vieillards, dont le supérieur, s'agenouilla aux pieds du prince, le suppliant d'épargner ses pensionnaires inoffensifs.

HEROISME D'UN OFFICIER RUSSE

Plutôt que de se rendre, un officier d'artillerie préfère noyer sa batterie

Pétrograde, 11.—Voici un incident du combat qui eut lieu autour des lacs Mazuren:

Une batterie russe, commandée par le lieutenant Smirnoff, se trouva entourée, ayant à droite un régiment d'infanterie allemande et, à gauche, une section de mitrailleuses. En arrière, sa ligne de retraite était coupée par le lac.

Le lieutenant Smirnoff décida qu'il ne se rendrait pas et, lançant sa batterie au galop, il se précipita avec elle dans les eaux du lac. Tous les hommes et tous les chevaux se noyèrent.

Quand le père du lieutenant apprit la triste nouvelle, il exprima sa joie que son fils ait préféré la mort à la reddition.

LE KRONPRINZ PILLARD

Un autre château est mis à sac sur son ordre

Londres, 12.—Le correspondant du "Standard" à Paris, raconte comme l'a déjà fait la baronne de Baye, la manière dont le kronprinz s'est conduit, alors qu'il se trouvait dans le château de cette dernière. Quoique le pillage de ce château ait été officiellement démenti, on peut le comparer au pillage de la maison d'un riche habitant d'Epernay, que vient d'ordonner le kronprinz luimême.

L'année dernière, ajoute le correspondant, ce Monsieur avait eu l'occasion de rencontrer le kronprinz à Biarritz.

Leurs rapports qui n'avaient été d'abord que courtois, se changèrent bientôt en relations amicales, qui amenèrent entre eux l'échange de petits cadeaux. Au moment de se quitter ils s'invitèrent même réciproquement, bien que le Français eut jugé le prince comme un individu fort malveillant.

Quand les Allemands arrivèrent en France, le kronprinz montra qu'il n'avit pas oublié son vieil ami, et se présenta lui-même à son château, splendidement escorté pour en imposer davantage.

Le Français lui dit alors:

"Vous devez comprendre maintenant qu'il n'y a plus rien de commun entre vous et moi."

Le prince, rendu furieux par ces paroles, ordonna immédiatement que la maison fut mise à sac, ce qui fut accompli consciencieusement par les officiers d'état-major qui brisèrent tout et mirent tout au pillage.

LE DRAPEAU FRANCAIS FLOTTE EN ALSACE

"Rien ne s'oppose à la marche en avant des Français", dit un correspondant anglais

Londres, 9.—Le "Daily Mail" publie la dépêche suivante de son correspondant de Belfort:

"Je me suis rendu aujourd'hui en Alsace, où flotte, après quarante-quatre ans d'exil, le drapeau français. Car les Français sont bien en Alsace. Ils n'ont devant eux aucun adversaire et, s'ils le veulent, ils peuvent s'avancer sans rencontrer d'obstacles jusqu'au Rhin.

"Les Allemands essaient de faire croire qu'ils sont toujours maîtres de l'Alsace, car ils ne veulent pas qu'on sache que les Français ont regagné une des provinces perdues en 1870.

"J'ai vu des Français par milliers en Alsace, si bien chez eux, que l'ennemi n'a pas osé les attaquer depuis plusieurs semaines.

"J'ai effectué ce voyage en automobile avec un officier français de l'état-major. Nous avons traversé Obertraubach, Doenmenkirch, Romaine et Montreux, en passant la frontière, à Petit-Croix. En revenant à Belfort, nous avons rencontré quelques patrouilles allemandes; mais quand elles s'aperçoivent que les Français les poursuivent, elles s'éloignent généralement.

"Les seules forces allemandes que l'on voit encore en Alsace ne pourraient opposer longtemps une longue résistance. Elles ont déjà été battues deux fois et il serait facile de les repousser audelà du Rhin, si cela était nécessaire présentement."

LES PERTES ALLEMANDES

Elles dépassent 300,000

Londres, 11.—Une liste officielle publiée à Berlin, dit une dépêche de Rome à l'Exchange Telegraph Co., porte le nombre des soldats alemands tués ou disparus jusqu'au 1er septembre à 117,000.

Les autorités, ajoute la dépêche, admettent que jusqu'à ce jour, 300,000 soldats ont été tués ou ont disparu.

La 43e liste a été publiée hier. Elle contient les noms de 10,000 soldats tués, blessés ou disparus.

En tête est le nom du général von Walter, qui a été blessé le 9 septembre, à Tarnovka (Pologne russe), alors qu'il commandait une brigade d'infanterie de la landwehr.

LA FUREUR GERMANIQUE

Il faut détruire Londres!

Londres, 7.—Le docteur Lenard, professeur de physique à Heidelberg, vient de publier un violent pamphlet contre l'Angleterre. Il suffira d'en citer la conclusion, reproduite par le "Hamburger Fremdenblatt":

"Les champs de bataille qui nous entourent ne doivent pas—maintenant que tant de crimes et tant d'arrogance nous ont mis l'épée à la main—redevenir silencieux avant que l'Angleterre ait été aussi humiliée que cela est possible. L'art de la guerre consiste à infliger à l'ennemi, tout le mal que lui-même avait l'intention de nous faire, y compris la destruction complète.

"N'ayons donc plus de considération pour la prétendue civilisation britannique! Le siège central et l'académie de toute l'hypocrisie du monde entier, qui est situé sur la Tamise doit être détruit, si nous voulons terminer l'oeuvre commencée. N'ayons pas de respect pour les tombes de Shakespeare, de Newton et de Farady! L'esprit de ces grands hommes est depuis longtemps passé dans l'âme des vivants et, non en Angleterre, mais dans les pays qu'elle désire anéantir. A bas les préjugés! Nous devons nous rendre compte qu'il est impossible de faire la paix avec un voleur de grands chemins tant qu'il n'est pas étourdi ou assommé."

CHOLERA EN GALICIE

Quarante cas sont signalés à Tarnow

Londres, 10.—Une dépêche de Rome à l'Exchange Telegraph Company dit:

"Un télégramme reçu de Vienne, annonce que le choléra asiatique s'est déclaré à Tarnow en Galicie, et qu'il y a déjà fait de nombreuses victimes.

"Quarante cas, ajoute la dépêche, ont été signalés mardi dernier."

LA SAUVAGERIE ALLEMANDE

Comment furent traités les habitants de Coulommiers

Paris, 8.—Le "Journal" raconte que les otages faits par les Allemands à Coulommiers ont subi des traitements brutaux et ont été terrorisés. Il dit:

"A Coulommiers les otages furent traités grossièrement et eurent à subir les insultes du général von Kuck. Comme ces otages avaient été dans l'impossibilité de réunir en deux heures dans une ville déserte une contribution de guerre de 12,000 francs, on les fit assister aux préparatifs de leurs propres funérailles, leur faisant croire qu'ils allaient être fusillés. Pendant cette honteuse cérémonie, à laquelle le prince Eitel Frédéric assistait, un officier subalterne tapotait sur un piano la marche funèbre de Chopin.

"Dans le courant de la nuit suivante, les Français attaquèrent la ville et les Allemands s'enfuirent."

LE CHOLERA

Le terrible fléau a fait son apparition en Allemagne

Vienne, 7.—La rapidité avec laquelle le choléra s'est répandu, principalement en Hongrie, épouvante la population.

Les journaux insistent pour que les morts soient incinérés, ce qui est défendu par l'Eglise.

On fait beau remarquer que, seule, cette mesure radicale pourra fire disparaître le fléau, que l'on combat par tous les moyens possibles.

* * *

Londres, 7.—Le "North German Gazette" reconnaît que le choléra a fait son apparition en Allemagne aussi bien qu'en Autriche, dit une dépêche de Rome à l'agence Reuter et rassure le public en disant que l'on a pris, pour combattre l'épidémie, toutes les mesures recommandées par l'hygiène et la science.

LE PAYS ROUGE

Un peu d'histoire à propos de la Galicie

On se bat en ce moment dans la Galicie, et par là se justifie trop exactement le nom que portait autrefois cette province: "le Pays rouge".

C'était une région agricole fertile qui fut conquise vers l'an mil par Vladimir, le grand-duc de Kiew. Réunie à la Pologne en 1340 par Casimir, elle fit partie de ce royaume jusqu'en 1772, où elle fut comprise dans le premier partage qu'en firent ses trois puissants voisins, la Prusse, la Russie et l'Autriche. Elle fut réclamée par cette dernière, laquelle invoqua, pour se faire attribuer "le Pays rouge", des droits plus ou moins contestables, mais qui ne furent pas contestés, car ils remontaient à la plus haute antiquité. C'est alors que, perdant son indépendance, elle perdit aussi son nom, et reçut de son nouveau maître le nom de Galicie.

Elle resta à l'Autriche jusqu'en 1809; Wagram l'en sépara, et elle fut rattachée au Grand-Duché de Varsovie, cette création trop éphémère de Napoléon. Naturellement la chute de l'Empire la replaça sous la domination de l'Autriche en 1815. Vaincue, mais non soumise, elle essaya de briser son joug en 1846, mais la tentation de révolte échoua, et l'Autriche fit de nouveau peser sur elle sa main de fer.

Sa capitale Lemberg, fondée vers l'an 1300 par le duc Léon, un descendant du grand-duc de Kiew, Wladimir, fut le théâtre d'événements importants, dont il faut espérer que l'on verra prochainement la contre-partie: elle fut vainement assiégée en 1656 par les Russes et prise en 1671 par les Turcs.

Charles XII la délivra et, en 1704, il y fit couronner roi de Pologne Stanislas Leczinski; mais les folles entreprises du roi de Suède compromirent ses succès, et son protégé Stanislas fut détrôné en 1712. On sais qu'il devint le beau-père de Louis XV, ce qui lui valut le duché de Lorraine où il acheva paisiblement ses jours. Et la Lorraine devint française après sa mort.

Les vicissitudes de la Galicie trouveront-elles leur terme dans la terrible guerre dont les premiers coups sont portés sur son territoire, et verrons-nous "le Pays rouge" reprendre sa place dans la Pologne reconstituée par le geste magnifique du tsar?

EN BOSNIE

Serbes et Autrichiens annoncent des victoires

Paris, 6.—Une dépêche de Nish à l'agence Havas donne le communiqué officiel suivant, publié par le ministère de la guerre serbe:

"Les troupes serbes en Bosnie se sont approchée des fortifications qui protègent Sarajevo. Les Autrichiens qui occupent des hauteurs sur la rive droite de la Drina, manquent de provisions.

"Le 2 octobre, près de Klenak, sur la Save, les Autrichiens se sont attaqués entre eux."

* * *

Londres, 6.—Le correspondant de l'agence Reuter à Amsterdam, transmet le rapport officiel suivant, adressé à Vienne par le feld-maréchal Potiorek:

"Les forces serbes et monténégrines ayant envahi la Bosnie orientale, nous avons été contraints d'envoyer des troupes dans cette région qui est très éloignée du théâtre principal de la lutte. Le premier engagement qui a eu lieu en Bosnie orientale s'est déjà terminé en notre faveur. Deux brigades monténégrines, après deux jours de combat, furent complètement défaites. Elles battent maintenant en retraite audelà de la frontière, abandonnant derrière eles leurs convois qui contiennent une grande quantité d'approvisionnements. Ces troupes avaient, au préalable, pillé la Bosnie.

"Au cours d'un engagement qui s'est produit dans le nord de cette région, deux compagnies d'infanterie autrichienne, ont capturé un bataillon entier de Serbes."

SOUS-MARIN ITALIEN DISPARU

L'officier qui surveillait les essais dirige le sous-marin vers une destination inconnue

Londres, 8.—Une dépêche de Rome au Central News, dit:

"Un sous-marin, qui venait d'être terminé dans des chantiers privés de la Spezia, a disparu, et on déclare que M. Bellini, lieutenant de marine en retraite, qui le commandait, a dirigé le petit navire vers quelque destination inconnue.

"Ce sous-marin effectuait des essais dans le golfe de la Spezia, et comme il ne revenait pas, un torpilleur fut envoyé à sa recherche. Dans une lettre adressée à la société qui avait construit le navire, le lieutenant Bellini dit qu'il fournira plus tard l'explication du sous-marin, et ajoute que l'équipage ignore ses projets."

DANS L'ADRIATIQUE

La flotte française recommence le bombardement de Cattaro

Rome, 6.—D'après le "Courrier d'Italia", la flotte française dans l'Adriatique, a recommencé le bombardement du port autrichien de Cattaro.

L'ATTAQUE DES FORTS D'ANVERS

Les Belges inondent le territoire près de Waelhem. — La grosse artillerie allemande est embourbée

Londres, 6.—L'agence Reuter reçoit d'Anvers le communiqué officiel suivant:

"Le duel d'artillerie a continué pendant toute la journée.

"La situation générale n'a pas changé."

Une dépêche d'Ostende dit que l'inondation de la région qui avoisine le fort de Waelhem a eu pour résultat immédiat qu'une batterie de siège allemande a été surprise par les eaux et a perdu un de ses gros canons.

* * *

Londres, 6.—Une dépêche de La Haye à l'Exchange Telegraph, dit:

"Des réfugiés, arrivant ce soir d'Anvers, disent que la situation des forces belges y est excellente et que la marche des Allemands y a été régulièrement tenue en échec. Les forts résistent admirablement au feu de l'artillerie de siège de l'ennemi.

"Dans la ville même, la population est ferme dans son espoir d'une victoire finale. Il n'y a pas la plus petite trace de panique. Le roi Albert passe tout son temps dans les tranchées et dirige lui-même les opérations. Le roi resta pendant 20 heures de suite dans une des tranchées, sans prendre un instant de repos."

* * *

Amsterdam, 6. (Dépêche adressée au "Daily Chronicle" de Londres.—Pendant l'attaque du fort de Waelhem par les Allemands, dans la nuit de jeudi dernier, la garnison mit le feu à une meule de paille pour faire croire à l'ennemi que le fort était la proie des flammes. Cette ruse, déjà employée par les Français autout de Verdun, eut un plein succès. Les Allemands se précipitèrent à l'assaut et furent reçus par une grêle de projectiles. Des milliers d'hommes tombèrent; un des régiments allemands fut complètement anéanti.

L'attaque des fortifications d'Anvers s'étend sur un front de 48 kilomètres depuis Saint-Amand, sur la rive droite de l'Escaut jusqu'au fort de Broecken.

Des milliers de personnes ont quitté Anvers depuis quelques jours.

L'exode a été si grand que les autorités militaires ont réparé la voie ferrée qui relie Anvers à Esschen. Vendredi dernier, trois trains bondés de réfugiés ont été dirigés sur cette ville, et d'autres trains emmenèrent des réfugiés à Bréda. Hier, il y avait à Esschen plus de 5,000 réfugiés, dont un grand nombre se sont trouvés séparés de leurs parents. De longues listes de mères, pères et enfants perdus, sont affichées sur les murs de la ville.

Quand les Allemands attaquèrent le fort de Köenigshoyekt, dans la nuit de jeudi dernier, ils furent repoussés et subirent de grosses pertes.

L'ennemi attaqua à nouveau Termonde hier. Les Belges firent sauter le pont et repoussèrent les troupes allemandes. (Ceci est en contradiction avec le communiqué officiel allemand, qui dit que Termonde est en la possession des troupes allemandes.)

A la suite de la destruction du pont du chemin de fer entre Lovnejoul et Vertryck par les Belges, les Allemands, dit-on, ont pris des otages à Verviers, à Liége, à Louvain et à Bruxelles, et ont déclaré que les otages seront fusillés si cette oeuvre de destruction est continuée. M. Max, bourgmestre de Bruxelles, est de nouveau en prison.

Dans la Flandre orientale, les trains belges ont recommencé à circuler régulièrement.

Lille est débarrassée des Allemands et reprend petit à petit son aspect normal; mais Valenciennes est toujours entre leurs mains, et le trafic est encore impossible entre Orchies et Saint-Amand.

Il semble que les Allemands aient attaqué Courtrai jeudi dernier et y aient remporté un succès.

Ils sont en train de construire un hangar pour un Zeppelin et un aérodrome à Sainte-Agathe-Berchem, près de Bruxelles, et ont agrandi un garage de la place d'Etterbeeck, à Bruxelles, pour qu'il puisse abriter un Zeppelin.

A Gand, on a amené mercredi dernier, trois espions; deux d'entre eux portaient des uniformes belges.

* * *

Berlin, 6.par T. S. F., via Sayville (L. I.).—Le communiqué officiel suivant a été publié aujourd'hui:

"Dans l'attaque contre les forts d'Anvers, les forts de Wavre-Sainte-Cathérine et de Dorpweld (?) sont tombés; le fort de Waelhem est investi.

"Termonde, position stratégique importante, est occupé par nos troupes."

* * *

Londres, 6.—Le ministre de Belgique a reçu des dépêches d'Anvers démentant la nouvelle de la chute de trois forts.

Le fort de Waelhem est sérieusement endommagé, mais aucun des forts ne s'est rendu; les Belges occupent de fortes positions qu'ils défendent victorieusement.

L'ACTIVITE DES BELGES

Ils font sauter les ponts et détruisent les voies ferrées

Londres, 6.—Les Belges continuent à infliger de bonnes petites leçons aux Allemands. Ils envoient par exemple, à toute vitesse, des trains fortement chargés sur les positions allemandes.

Plusieurs trains ont été lancés d'un point de Bruxelles et sont arrivés brusquement à Hal, à l'instant même où un train chargé d'Allemands quittait la gare. Deux Allemands ont été tués, mais l'accident a tellement frappé l'ennemi, qu'il a fait sauter immédiatement deux ponts à l'ouest de Hal. Il était grand temps, car quelques minutes plus tard, deux locomotives arrivaient à toute vitesse et tombaient dans la rivière.

Les Belges détruisent aussi les voies ferrées. A Limbourg, ils ont fait sauter la voie sur divers points, détruisant les lignes qui relient Hasselt à Belsen.

Les viaducs de Diest et de Maeseyck, et une partie de la ligne du chemin de fer, ont été détruits sur plusieurs points au sud de Bruxelles.

Les lignes ont été coupées dans maints endroits, entre Bruxelles et Louvain.

* * *

Londres, 6.—Une dépêche d'Amsterdam à l'agence Reuter annonce que les Allemands ont évacué la Flandre occidentale, province située à l'extrémité ouest de la Belgique.

NOTRE ARTILLERIE DE CAMPAGNE

Les Allemands appellent nos canons les "bouchers noirs"

Londres, 6.—Le correspondant du "Daily Mail" en France, constatant la merveilleuse efficacité de l'artillerie française et l'énorme usage fait de l'artillerie dans le courant de la guerre actuelle, s'exprime ainsi:

"L'infanterie a compté pour peu de chose dans le courant de ces interminables opérations. A l'aile gauche des alliés, les fantassins prétendent n'avoir rien à faire et plusieurs se sont plaints d'être restés huit jours de suite dans les tranchées sans apercevoir un seul Allemand. Les deux armées montrent des signes de fatigue.

"Il s'est produit en un point, un incident épouvantable. Il y a trois jours, 500 Allemands furent surpris au fond d'une petite vallée. L'artillerie française se mit secrètement en batterie sur les collines avoisinantes, et, le moment venu d'ouvrir le feu, l'officier commanda: "Faites-moi un cimetière là-bas." Cet ordre fut ponctuellement obéi: les canons fauchèrent la plus grande partie des soldats allemands et les fantassins se chargèrent du reste. Les témoins oculaires disent que pas un seul Allemand n'échappa.

"Il n'est pas étonnant que les Allemands aient surnommé les canons de campagne français les "Bouchers noirs". Leurs effets sont terribles. Les obus qu'ils lancent font explosion à 3 mètres au-dessus du sol, répandant leurs éclats sur une surface de 100 mètres de longueur sur 30 mètres de largeur. Il n'est pas rare que le seul choc de leur explosion tue une ligne entière d'hommes dans leur tranchée."

LA CHUTE DU FORT DU CAMP DES ROMAINS

L'héroïque défense de la garnison du fort

Berlin, 6.—Le correspondant de la "Presse Associée", qui était à Metz avec les Allemands, a eu l'occasion, samedi dernier, d'observer de près l'attaque des artilleries allemandes et autrichienne.

Le correspondant dit:

"Une attaque a amené la chute du Camp des Romains, pouvant permettre aux Allemands de briser la défense de la ligne des forts. Le fort des Paroches fut réduit au silence samedi.

"Dans la soirée, on signala qu'une seule tourelle armée du fort Lionville répondait au feu des Autrichiens, tous les autres forts restant silencieux. Après cela, les Autrichiens concentrèrent leur feu sur la tourelle, tirant d'une distance de 9 kilomètres environ, avec grande précision, indiquant que ce n'était qu'une affaire de temps et qu'ils tiraient jusqu'à ce que la ligne de défense soit en état d'être attaquée par l'infanterie.

"Le fort du Camp des Romains fut vaillamment défendu par les Français. L'ennemi s'approcha à quelques mètres de la tranchée située devant le fort.

L'artillerie francaise fut obligée de se retirer des casemates du fort, l'ennemi lançant des grenades enflammées et des tubes incendiaires que les Allemands placèrent devant les portes des casemates, remplissant celles-ci de fragments de bombes et de gaz asphixiants. Malgré cela, les défenseurs refusèrent de se rendre. Enfin, l'enenmi accorda aux vaillants Français, des conditions de reddition très honorables, en raison du courage dont ils avaient fait preuve."

L'EFFORT DE L'ALLEMAGNE

Les troupes qu'elle a mises en campagne

Londres, 7.—D'après une dépêche de Berne au "Central News", on estime dans les milieux militaires suisses, que l'Allemagne a actuellement sous les armes 27 corps d'armée de troupes actives, et un nombre égal de réservistes.

Vingt-quatre corps d'armée sont en France, six cent sont en Belgique et en Alsace, treize en Prusse orientale et onze entre Thorn et Cracovie.

Il y a en outre, ajoute la dépêche, 1,500,000 hommes de la "Landsturm" et engagés volontaires en service à l'intérieur, tandis que 600,000 recrues sont actuellement à l'entraînement, et seront aptes à prendre du service actif en novembre prochain.

LES INTENTIONS HOSTILES DU GOUVERNEMENT TURC

Des torpilles dormantes ont été mouillées dans le Bosphore

Rome, 8.—La dépêche suivante a été reçue de Cinstantinople:

"Il n'y a plus de doute que la Turquie n'ait des intentions hostiles à l'égard de la Russie, car, après avoir fermé le détroit des Dardanelles et après le départ des croiseurs "Goeben" et "Breslau" pour la mer Noire, elle vient de fermer également le Bosphore en y plaçant des torpilles dormantes et des chaines.

"La Turquie a commencé également d'installer de la grosse artillerie dans les forts de Kilia, de Riva et de Karburun, sur la mer Noire."

M. DE MUN EST MORT

Le comte Albert de Mun, s'éteint, subitement, à l'âge de 73 ans.

Bordeaux, 6. (11 h. 45 matin).—Le comte Albert de Mun est mort. Journaliste, député et académicien, ce Français éminent endeuille par sa mort le monde politique et des lettres. M. de Mun laisse trois fils, dont un, député comme lui: tous trois sont actuellement sous les drapeaux.

Il avait lui-même servi héroïquement en 1870 dans le corps célèbre des cuirassiers. En France, il incarnait la résistance au gouvernement, dans sa politique de persécution religieuse. Et depuis le commencement de la campagne allemande, il écrivait, de Bordeaux, dans "l'Echo de Paris" des articles faisant pendant à ceux de Barrès et ranimant comme eux au coeur endolori de la France l'espoir et la confiance. Orateur de la grande école, le comte de Mun exerçait dans un autre genre, la même influence que celle de Déroulède, comme lui tombé trop tôt.

Le comte Adrien-Albert-Marie de Mun était né le 28 février 1841, au château de Lumigny, dans le département de Seine-et-Marne.

Descendant d'une très ancienne famille de chevalerie de la Bigorre, le comte de Mun était arrière-petit-fils du marquis de Mun, chambellan de Napoléon, créé pair de France par Louis XVIII, et du comte Auguste de la Ferronays, ambassadeur de Louis XVIII et de Charles X à Copenhague, à Pétrograd et à Rome, et ministre des Affaires étrangères, dans le cabinet Martignac.

Entré à Saint-Cyr en 1860, il devient sous-lieutenant au 3e chasseurs d'Afrique et fait campagne en Algérie de 1862 à 1867.

En cette année, il épouse Mlle d'Andlau.

Il prend part à la guerre de 1870-71 en qualité de lieutenant au 3e Chasseurs et est décoré de la Légion d'honneur au combat de Metz.

Plus tard, il devient l'officier d'ordonnance du général de Ladmirault, gouverneur de Paris, puis, en 1872, capitaine au 9e dragons et enfin au 2e cuirassiers.

Le ministère de la Guerre ayant voulu l'éloigner de Paris, il donne sa démission, en 1875, pour prendre une part prépondérante à la fondation de cercles ouvriers, où il prononça des conférences religieuses et politiques.

Elu député de Pontivy, en 1876, il est invalidé, puis réélu, appuie la politique de Broglie, est de nouveau réélu en 1877, invalidé et échoue en 1879.

Il fonde alors une revue "l'Association catholique" et continue à faire des conférences à Paris et en province.

En 1881, il retourne à la Chambre comme député de Pontivy.

Son mandat lui est renouvelé dans le Morhiban en 1885 et en 1889.

Ayant échoué aux élections de 1893 à Pontivy, il se présente avec succès aux élections de 1894 à Morlaix dans le Finistère et est réélu en 1898 et 1902.

Doué d'éminentes facultés oratoires, le comte de Mun a prononcé de nombreux discours, soit sur la politique, soit sur son système de socialisme chrétien et le retour à l'ancien régime des corporations, soit surtout pour la défense de l'Eglise.

En 1881, il voulut fonder un groupe dit "de l'Alliance catholique": mais, désavoué par le pape, il y renonça.

Lorsqu'en 1892 Léon XIII conseilla aux catholiques d'adhérer à la République, de Mun déclarait qu'il laisserait désormais de côté les questions politiques pour se consacrer aux questions sociales et à la défense de l'Eglise.

Il fut élu, en 1897, membre de l'Académie française et a publié un recueil de discours et de ses conférences.

Durant ces dernières années, une longue maladie le tint éloigné de la tribune. Cependant il combattit par ses votes la politique des cabinets Combes et Rouvier.

Le 6 mai 1906, le comte de Mun a été réélu, sans concurrent, député de la 2e circonscription de Morlaix.

Il était un des membres les plus actifs du comité de la section française de l'Association internationale pour la protection légale des travailleurs.

Oeuvres: Discours 1872-1887; Discours et écrits divers 1888-1894 et 1895-1902; la Loi des suspects; Lettres à M. Waldeck-Rousseau 1900; les Congrégations religieuses devant la Chambre 1904; Contre la séparation 1906; la Conquête du peuple 1907; Ma vocation sociale; Souvenirs de la fondation de l'Oeuvre des cercles catholiques d'ouvriers 1908; etc., etc.

L'ANGLETERRE ET LA GUERRE

Pourquoi les Anglais ont pris les armes

Dans son introduction à la "Guerre illustrée" M. H. G. Wells, l'auteur de la "Guerre des mondes, la Guerre dans les airs", écrit:

La cause d'une guerre et son but ne sont pas nécessairement une seule et même chose. La cause de cette guerre fut l'invasion du Luxembourg et de la Belgique. Nous déclarâmes la guerre parce que nous étions, par traité, obligés de le faire. Nous avons l'intégrité de la Belgique depuis contracté l'obligation de protéger qu'existe ce royaume. Si les Allemands n'avaient pas violé la garantie qu'ils avaient aussi bien que nous accordée à la neutralité de ces petits Etats, nous ne serions certainement pas en guerre aujourd'hui. Les fortifications de la frontière de la France auraient pu résister à toute attaque sans aucune aide de notre part. Nous n'avions de ce côté-là ni obligation, ni intérêts. Nous n'étions engagés vis-à-vis de la France contre une attaque par mer, mais les Allemands nous avaient déjà promis de ne pas l'attaquer ainsi. Ce sont notre traité belge à l'outrage soudain commis contre le Luxembourg qui nous ont précipité dans le conflit. Aucune puissance n'aurait respecté notre drapeau ou accepté de nouveau notre parole si nous n'avions pas combattu.

Telle fut la cause immédiate de la guerre.

Nous avions à combattre parce que notre honneur et notre parole nous y obligeaient.

Venons-en maintenant au but de cette guerre. Nous la commençâmes parce que notre honneur et notre parole nous y obligeaient: mais étant maintenant en guerre, nous avons à nous demander quel est le but que doivent assurer nos armes. Nous ne pouvons simplement faire repasser la frontière belge aux Allemands et leur dire de ne pas recommencer. Nous sommes en guerre avec le colossal empire militaire avec lequel nous avons de toutes nos forces cherché à rester en paix depuis qu'il s'est élevé sur les ruines de l'impérialisme français en 1871. Et la guerre est un conflit à mort. Nous avons maintenant ou à détruire ou à être détruits. Nous n'avons pas cherché ce règlement de comptes. Nous avons fait de notre mieux pour l'éviter, mais maintenant que nous avons été obligés de l'entreprendre, c'est notre devoir impératif d'en faire un règlement final. Cette guerre touche chaque citoyen et chaque foyer de chacun des pays engagés dans la lutte. Comme M. Sidney Low l'a dit, c'est une guerre non de soldats, mais de peuples entiers. C'est une guerre dont les résultats doivent être si décisifs que chaque citoyen des peuples en conflit puisse comprendre ce qui s'est passé. Aucun arrangement diplomatique ne doit être conclu qui permette à l'impérialisme allemand de cacher sa défaite à son peuple et de commencer de nouveaux préparatifs. Nous devons poursuivre la lutte jusqu'à ce que nous soyons absolument à bout où que la nation allemande entière sache qu'elle a été battue et soit convaincue qu'elle a eu son saoul de la guerre.

Nous combattons l'Allemagne. Mais nous combattons sans aucune haine contre le pueple allemand. Nous ne voulons détruire ni sa liberté, ni son unité, mais nous avons à détruire un mauvais système de gouvernement et la corruption tant mentale que matérielle qui a envahi l'imagination allemande et a pris possession de la vie de son peuple. Nous avons à briser l'impérialisme prussien aussi complètement que l'Allemagne en 1871 brisa l'impérialisme pourri de Napoléon III.

Nous avons aussi à apprendre par la faute commise lors de cette victoire à éviter un triomphe vindicatif.

"L'impérialisme prussien a été depuis quarante ans une peste intolérable dans le monde."

Depuis la défaite de la France en 1871, cette peste n'a cessé de croître et d'étendre son ombre sur l'Europe. L'Allemagne a prêché devant l'univers inquiet une propagande de force brutale et de matérialisme politique. Elle s'est vantée que le "sang et le fer" étaient le ciment de son unité; et ses hommes d'Etat et ses professeurs, petits, mesquins et agressifs, qui ont conduit ses destinées à la lutte actuelle, ont presque aussi ouvertement professé une doctrine cynique et un mépris complet de tout autre but que l'égoïsme national qu'ils ont élevé au rang d'une religion. Il est un patois de Chanaan du mal aussi bien que du bien. La brutalité physique et morale est devenue comme le patois de Chanaan de l'esprit allemand, et de l'Allemagne a gagné, le monde entier J'aimerais pouvoir dire que la pensée allemande et américaine a entièrement échappé à cette influence néfaste. Mais aujourd'hui, nous en secouons enfin les entraves et nous allons sus à cette inique vantardise pour en délivrer le monde. Le monde entier en est fatigué. Et "Gott"—Gott dont le nom est perpétuellement invoqué—Gott doit aussi en être bien las.

Cette guerre est déjà la plus grande guerre de l'histoire. Ce n'est pas une guerre de nations, c'est la guerre de l'humanité. C'est une guerre dont le but est d'exorciser une folie mondiale et de mettre fin à une ère.

Et notez bien que cette corruption publique hypocrite a aussi son côté secret. Le commerçant qui professe cyniquement la malhonnêteté dans ses propres transactions commerciales les fera bien de s'assurer les services d'un détective privé et de se procurer une caisse à contrôle automatique pour l'usage de son propre caissier. Il est donc parfaitement naturel que ce système, dont les dehors mêmes sont si vils, soit corrompu jusqu'à la moelle. A côté du kaiser se tient la maison Krupp, la deuxième tête de l'état-major; sur les marches mêmes du trône se tient le trust des armements, ce brigandage organisé qui a, dans sa soif inassouvissable de profits, sapé à sa base la sécurité même de toute civilisation, acheté et dominé la presse, inspiré la littérature nationale et corrompu les universités.

... ...

Nous avons vu trop tard que l'humanité avait commis une folie incalculable en permettant à des entreprises particulières de tirer profit des préparatifs de guerre.

... ...

Cette guerre est une guerre de paix.

Son but est le désarmement. Son but est un règlement qui mette fin pour toujours à ces armements. Tout soldat qui combat maintenant contre l'Allemagne est un croisé contre la guerre. Cette guerre, la plus grande de toutes les guerres, n'est pas une guerre comme les autres, c'est la dernière guerre.

... ...

Il n'y aura plus de kaiser, il n'y aura plus de Krupp. Nous y sommes décidés. Il faut mettre une fin à cette folie.

TROP BEAU POUR ETRE VRAI

Le commandant de Manteuffel, le destructeur de Louvain, serait prisonnier des Français

Londres, 8.—D'après une dépêche de Paris, le commandant von Manteuffel, qui porte la responsabilité de la destruction de Louvain, est prisonnier des Français.

Il a été identifié par un officier russe, attaché à l'état-major français, qui l'avit connu alors qu'il était attaché militaire à l'ambassade d'Allemagne à Pétrograde.

A TRAVERS LE LUXEMBOURG

Lettre d'un officier de cavalerie

On communique au "Temps" une lettre qui n'était évidemment pas destinée au public et dans laquelle un officier de cavalerie raconte, sous une forme tout ensemble familière et pittoresque, ses pérégrinations à travers le Luxembourg belge. Nous croyons qu'elle intéressera vivement nos lecteurs.

Te doutes-tu que depuis mon départ, je n'ai reçu aucune nouvelle de qui que ce soit? Je n'ai pas eu une lettre de toi, pas une nouvelle de France, pas un mot des amis. Tu comprendras pourquoi dans un instant. J'espère que toi, du moins, tu as de mes nouvelles et que mes lettres te sont arrivées; les unes ont dû t'arriver entières, d'autres ont dû être décachetées et peut-être retenues, que sais-je?

La dernière lettre que je t'ai écrite était de notre étape avant Sedan. Après Sedan, nous sommes passés en Belgique par Bouillon. Tu ne peux t'imaginer la réception que nous ont faite ces braves Belges! A la porte de chaque maison on distribue de la bière et du vin; de l'eau pour les chevaux. Les uns donnent du tabac, des cigares, les autres de l'avoine, des tartines de beurre, des confitures, du jambon, des boites de conserves. Les riches offrent des sucreries, les pauvres du pain sec. Des acclamations nous poursuivent de tous les côtés et ce sont des "Vivent les Français! Vive la France! A bas l'Allemagne!" Nos chevaux et nos hommes sont reçus comme des libérateurs. Quant à nous, c'est à qui nous couchera, nous logera, nous nourrira.

Avant-hier, nous sommes arrivés tout un escadron dans un petit hameau; les habitants ont couché dehors pour nous donner leur lit... Et heureusement qu'il en est ainsi, car quelle campagne dure et fatigante nous faisons! Une autre chose nous distrait: le paysage. Quel admirable pays! Songe que nous avons traversé toutes les Ardennes à travers les gorges escarpées en une marche foudroyante, à allure rapide, par un coup d'audace extraordinaire; une batterie d'artillerie ennemie eût suffi pour détruire notre division engagée dans des ravins où jamais on n'eût pensé que nous puissions aller. Nous avons traversé des forêts épaisses, impénétrables, mais admirables, et chaque fois que nous atteignions une hauteur, nous voyions se dérouler devant nous le panorama le plus admirable qui se puisse rêver.

* * *

Evidemment, il y a le revers de la médaille. Nous avons traversé les Ardennes de quatre heures du matin à sept heures du soir par une pluie battante, qui a duré sans arrêt. D'abord, j'ai été un peu protégé par mon caoutchouc. Que je t'ai bénie de me l'avoir fait prendre! Pas une fois, mais dix fois, mais cent fois. Il sert à tout: à me protéger un peu contre la pluie, à m'isoler de la terre quand nous couchons sur le sol, de table quand nous jouons au bridge pendant le repos, de couverture quand je couche dans la paille, que sais-je encore?...

Je te disais donc que mon caoutchouc m'avait un peu protégé contre la pluie battante au début, mais au bout de quelques heures, il était complètement traversé et transformé en gouttière: la pluie me dégringolait dans mes bottes et j'ai dû le mettre sur l'encolure de mon cheval, car j'étais encore plus mouillé avec que sans lui. Inutile de te dire que j'étais à tordre; pour t'en donner une idée, mon dolman a été enfermé mouillé dans ma cantine, il y a trois jours, et aujourd'hui, jour de repos, je l'ai fait mettre au soleil pour sécher! A certains moments, j'avais tellement froid que mes dents claquaient!

Tu te demandes pourquoi nous ne mettions pas les manteaux que nous avons sur nos selles? C'est parce que nous pensions avoir à nous battre et que le lourd manteau eût gêné nos mouvements. Eh bien, trempé jusqu'aux os, mouillé jusqu'aux moelles, fatigué plus que je ne puis te le dire, et cependant toujours souriant et blaguant, je n'ai même pas pris un rhume de cerveau; mais rien, rien: ni mal à la gorge, ni la voix couverte: je n'en reviens pas! Le lendemain, pour nous reposer de la pluie et de la traversée des Ardennes, nous nous sommes mis à la poursuite de la cavalerie ennemie et avons fait une marche forcée de quatre-vingt-sept kilomètres! Songes-tu! Et sans les brider, sans manger, à travers les champs, sans traverser un village! Nous nous sommes dirigés sur Liége, poursuivant toujours une cavalerie ennemie qui fuyait devant nous; cela, de quatre heures du matin à minuit!

Les hommes étaient claqués de fatigue, les chevaux fourbus, et pour nous reposer, nous nous sommes couchés tout habillés, tout bottés, tout éperonnés, le revolver au côté, dans une grange, sur une botte de foin, et nous ne nous sommes reposés que trois heures seulement! Hier, à quatre heures, nous sommes repartis. La division de cavalerie ennemie s'était repliée sur Liége, sous la protection de son infanterie, avec laquelle nous ne pouvons songer à lutter. Nous avons donc abandonné la poursuite après une nouvelle étape de soixante-trois kilomètres. Aussi aujourd'hui, ayant accompli un vaste cercle d'exploration en Belgique, nous sommes au repos pendant vingt-quatre heures à Tellin, à trente-cinq kilomètres de Bouillon, par où nous étions entrés en Belgique. Où irons-nous demain? Nous l'ignorons! Retournerons-nous sur Liége, poursuivrons-nous notre chevauchée sur Namur, irons-nous, au contraire, dans le grand-duché de Luxembourg? Nous l'ignorons.

* * *

Jusqu'ici, nous n'avons pas eu l'engagement sérieux. Une de nos divisions de gauche a rencontré une brigade allemande qu'elle a bousculée, poursuivie et anéantie, nos avant-postes, nos éclaireurs se rencontrent de temps à autre avec des uhlans, des dragons d'Oldenbourg, des cuirassiers de la mort. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, ils sont chargés, écrasés ou faits prisonniers. Nous pensions trouver devant nous des hommes résistants, forts, vigoureux; nous ne voyons que des pauvres gosses, petits, tremblants, s'enfuyant dès qu'ils nous voient et absolument sidérés de se voir en prise avec nos hommes.

On leur a raconté des blagues énormes: que les Français ne tireraient pas sur eux; que nous avions une telle frousse que nous fuirions dès leur approche; que s'ils étaient blessés nous les achèverions, au point qu'hier, quand je me suis approché d'un pauvre petit gosse qui semblait avoir dix-huit ans et qui avait reçu deux balles dans la poitrine et un coup de lance qui l'avait transpercé de part en part, il a mis toute son énergie, tout ce qui lui restait de vie à essayer de se soulever pour fuir., persuadé que je venais pour l'achever à coups de revolver!

J'ai interrogé un petit prisonnier, un dragon d'Oldenbourg; au garde-à-vous, il tremblait comme une feuille. Il était persuadé que nous allions lui couper la tête! Le pauvre bougre n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, et quand je lui ai tendu un morceau de pain, il croyait que je voulais me jouer de lui! En revanche, nos hommes sont farouches, pleins d'entrain, et claqués, fatigués, n'ayant dormi que trois heures et presque pas mangé, ils ne pensaient et ne songeaient qu'à charger et à poursuivre les Prussiens. Quand par hasard ils en rencontrent, l'ennemi a beau chercher son salut dans la fuite, ils le sabrent, l'écrasent et ne demandent qu'à recommencer.

Jusqu'ici, nous n'avons pas eu un engagement vraiment sérieux, mais nous attendons avec impatience le moment où la division de cuirassiers donnera dans une grande charge. Ce sont surtout les dragons et les chasseurs qui éclairent notre marche et qui sont entrés en action. On réserve notre lourde cavalerie pour le grand coup, soit pour achever la déroute d'une cavalerie attaquée par la cavalerie légère, soit pour poursuivre à outrance un ennemi en fuite. Nous entendons de loin le canon tonner depuis trois jours; mais comme bien tu penses, on ne nous demande pas de marcher sur lui. Nous sommes les gros cavaliers, lourds, massifs, puissants, à la charge formidable, que l'on réserve contre la cavalerie ennemie. J'ajouterai que, grâce à ma blague perpétuelle, je suis l'enfant gâté des officiers et des hommes, et si jamais j'étais en danger ils viendraient tous à mon secours. Tu ne peux t'imaginer combien j'aime mieux cette vie fatigante, éreintante, être exposé à la pluie, au soleil, ne pas dormir, manger quand on peut et ce qu'on peut, se coucher sur la terre et y dormir un quart d'heure pendant que les chevaux reprennent haleine, mais vivre au grand air, bien que noir, sale, avec une barbe de quatre jours et un teint recuit, que d'être enfermé dans un hôpital de campagne!

* * *

Les premiers jours, il me fallait de l'aide pour arriver à monter sur mon cheval, qui est d'une grandeur prodigieuse, et maintenant j'y monte d'un bond, car la graisse dont j'étais pourvu a été remplacée par des paquets de muscles. Ne t'inquiète donc pas de moi, ma santé est florissante, je ne me suis jamais aussi bien porté, et je possède un tel appétit que lorsque je trouve à me nourrir, c'est effroyable ce que j'engouffre.

Je te demande pardon de t'écrire d'une manière aussi décousue, mais je suis dans une salle d'auberge. Les hommes passent, repassent, demandent un renseignement ou en fournissent un autre, et c'est bien en m'y reprenant dix fois que je t'écris. Je viens d'apprendre par le maréchal des logis qui est chargé des lettres que les miennes ne te seront distribuées que dans vingt jours! On pense en effet que les renseignements que l'on pourrait y trouver sur la marche de nos armées ou sur les actions engagées n'auront plus d'importance vingt jours après.

Croirais-tu qu'en huit jours je n'ai pas dépensé quinze francs, et encore là-dessus j'ai acheté trois francs de mouchoirs! On nous donne tout, le pain, la viande, le coucher, etc. Ce ne sont donc que les "extra" que nous avons à payer: cigarettes (5 sous les vingt, plus deux boites d'allumettes), pourboire à l'ordonnance. N'empêche que lorsque je pense à tout ce que les Allemands m'ont fait quitter, moi qui suis ordinairement si doux et si calme, la contagion belliqueuse me gagne, je deviens enragé!"

ENCORE UN TEMOIGNAGE

Le consul de Serbie à Anvers et les atrocités allemandes

M. Paul Antoine, consul de Serbie à Anvers, a fait parvenir à son frère, habitant New-York, la lettre suivante:

Anvers, le 24 août 1914.

"Mon cher frère,

"Ta lettre du 4 courant ne m'est arrivée que depuis quelques jours, après un long retard, dû aux tristes circonstances que tu connais.

"Je m'empresse de te donner, ci-après, quelques détails, non pas sur les faits de guerre qui te seront connus, étant donné qu'ils auront été publiés dans les journaux d'Amérique, mais sur la conduite de cette race d'assassins et de barbares qui s'appelle "les Allemands".

"T'expliquer en détail les horreurs commises par eux est presque impossible, tant elles sont nombreuses et trop révoltantes à dire intégralement.

"Comme il y a bien souvent exagération, quand cela arrive du lointain, je ne te parlerai donc pas des atrocités en Belgique, mais qui peuvent se résumer comme suit: Ils enferment les vieillards, les femmes et les enfants dans les maisons de campagne, puis y mettent le feu et les brûlent ainsi tout vifs. D'autre part, ils tuent les hommes qui regardent paisiblement à la devanture de leurs portes. En troisième lieu, ils razzient, volent et pillent tout ce qui se trouve sur leur passage. Inutile de te dire que des jeunes filles et des femmes subirent les derniers outrages de ces brutes infâmes.

"Voilà ce qui s'est passé à leur entrée en Belgique.

"Mais de ce qui se passe depuis une huitaine de jours, presque aux portes d'Anvers, dans la Campine, c'est-à-dire à Lierre, Berg, Westerloo, etc., de cela je puis te citer des faits précis, étant donné que nous avons pu parler à des témoins oculaires.

"Dans ces dernières villes, ils n'ont pas précisément incendié les maisons, mais ils les ont tout simplement bombardées quand elles étaient occupées par leurs habitants, faisant ainsi des centaines de victimes. Et les mêmes horreurs qui accompagnaient leur entrée en Belgique, ont été renouvelées dans toutes ces localités.

"A Aerschot seul, 19 personnes notables de la ville ont été fusillées. Ces personnes avaient logé des officiers allemands et comme un des leurs, leur officier supérieur, s'y était suicidé, ils ont rendu les propriétaires des dites maisons responsables de cet acte; d'où leur condamnation à mort, à l'exécution de laquelle ils ont procédé avec un raffinement pour lequel je ne trouve pas de qualificatif. Ils ont entre autres pris le bourgmestre et son fils âgé de 16 ans et les ont liés à la porte de leur demeure. Ils ont ensuite amené l'épouse et après lui avoir lié les mains derrière le dos, ils ont fusillé, en présence de cette pauvre femme, son mari et son enfant.

"Dans cette même ville, ils ont arraché à leurs demeures les vieillards, femmes et enfants; ils leur ont lié les mains derrière le dos et les ont jetés ainsi, pêle-mêle, sur la place publique, dans l'impossibilité de se relever. Ils leur ont alors ingurgité de vive force des vins et des eaux de vie, qu'ils avaient volés. Tu comprendras aisément l'impression que cela a produit et autour de ces malheureuses victimes ces soudards d'Allemands rigolaient et faisaient la fête. Parmi le nombre se trouvaient des officiers de leur bande.

"Les personnes qu'ils fusillent sans la moindre provocation se comptent par centaines. Ils s'en prennent surtout aux notables, tels que les autorités, les curés, les religieux, etc.

"Il y a jusqu'à la Croix rouge qu'ils ne respectent sous aucun rapport. Il est avéré qu'ils ont tiré sur une ambulance de la Croix rouge privée, y occasionnant une vingtaine de morts.

"Pour te donner une idée de leur félonie et du respect qu'ils ont pour la Croix rouge et pour le droit des gens et afin de pouvoir tuer et assassiner plus facilement, ils ont parcouru ce pays avec une ambulance de la Croix rouge et à chaque endroit où ils trouvaient un nombre suffisant de personnes à tuer, ils s'arrêtaient et descendaient de leur ambulance un soi-disant brancard qui se transformait en un clin-d'oeil en mitrailleuses, fauchant ainsi autour d'eux nombre d'innocents sans armes.

"Voilà comment les Allemands arrivent à remporter des victoires!!!

"Je pourrais t'allonger cette liste indéfiniment, mais j'ai tenu à te citer seulement quelques détails sur les mille que je pourrais te donner; car toutes les cruautés et les atrociéts commises par ces hordes sauvages qui s'intitulent l'armée allemande, laissent loin derrière elles celles que l'on attribuait aux Turcs, lors des deux dernières guerres balkaniques.

"Elles sont d'autant plus barbares que c'est soi disant sous le sceptre de cet empereur que toute l'Europe surnomme aujourd'hui "Attila II" que cela se passe.

"Ici à Anvers, nous vivons relativement dans le calme, un peu abandonnés, il est vrai, du reste du monde, par la censure sévère qui y règne.

"Il serait bien intéressant si tu pouvais donner un extrait de ce qui précède aux journaux américains pour les édifier et leur faire connaître ce que c'est que l'Allemand quand il a été relâché et excité par ses officiers.

"Quel que soit l'Allemand qui prenne la défense d'un de sa race, tu lui diras que son pays est sur le point d'être morcelé et que leur morgue et leur orgueil qu'ls font quelquefois sentir aux Etats-Unis aussi, seront à tout jamais raccourcis, car nous avons le bon droit pour nous et nous ne profanons pas Dieu, comme leur empereur, qui ne fait que l'invoquer pour bénir les armées qui ont déterminé la guerre en Europe, ce qui est une honte pour l'humanité et dont il est seul responsable dont l'histoire fera justice, et qui restera une tache sanglante sur ce pays, qu'on n'arrivera jamais à effacer dans les siècles à venir.

"Mes amitiés à ta femme et à tes enfants et reçois, pour toi, mes meilleures amitiés.

"Ton frère dévoué,

"Paul Antoine."

No. 4 Le Marquis de la Charnaye

par

EDOUARD OURLIAC

—Ou bien il interrompait tout net:—Comment! qu'est-ce? mais cela est impossible!—Et mademoiselle de la Charnaye s'arrêtait, se reprenait, et s'excusait sur ce qu'elle avait mal lu.

Le marquis devenait de plus en plus en plus exigeant. Il ne s'inquiétait plus seulement des revers, mais il mettait son impatience et sa chaleur ordinaire à vouloir qu'on eût chaque jour de nouveaux succès. Depuis quelque temps il désirait par-dessus tout qu'on prît Nantes, disant sans cesse que c'était là le point capital de la guerre. Sa fille finit par lui annoncer que cette ville avait été prise. A quelques jours de là, comme, sur les représentations du curé, elle résistait à supposer d'autres lettres, elle se hasarda à convenir que l'on n'avait pas reçu de nouvelles, à cause, sans doute, que les communications étaient coupées.—Mais, puisque nous avons pris Nantes, dit le marquis, qu'est-ce qui empêche les lettres d'arriver, et pourquoi n'en recevrions-nous pas!—Mademoiselle de la Charnaye faillit se trahir: elle s'en tira comme elle put, et abonda dans le sens du marquis.

—Eh bien, reprit-il, vous voyez que nous ne pouvons manquer d'avoir des nouvelles demain, et sans doute nous apprendrons l'ouverture des négociations pour la délivrance de la reine et du jeune roi, car, au train des choses, il ne peut en être autrement.

Après la prise de Nantes, il parlait de cet événement comme d'une suite inévitable, et il s'y attendait si bien, que mademoiselle de la Charnaye n'osa se dérober à cette conséquence. Elle se vit donc forcée d'écrire une lettre où elle annonçait en effet ce qui avait été compté souvent par les Vendéens parmi les probabilités de la guerre, c'est-à-dire une négociation pour la délivrance du jeune roi. Sur ces entrefaites, elle reçut une lettre de son frère qui lui apprenait le passage de la Loire, et qui, pour un moment, la tira d'inquiétude, car ce passage, dont on ne savait pas les détails, paraissait de bon augure. Elle ne put cependant se servir de cette lettre qu'en y prenant des matériaux pour sa fausse correspondance. Elle reçut encore deux ou trois billets venus à travers mille périls, après quoi elle ne reçut plus rien: elle ne douta point que son frère ne fût mort.

Cependant l'agitation du marquis ne faisait qu'empirer: son imagination s'échauffait sur ces heureux événements qu'on lui annonçait coup sur coup, et qui avaient lentement élevé dans son esprit un édifice de bonheur et d'espérance qu'il fallait renoncer à détruire. Il s'occupait sans cesse de plans politiques et militaires qu'il dictait à sa fille et qu'elle ne savait ni où ni à qui envoyer. Il se croyait sûr du triomphe des royalistes. Ces papiers s'amoncelaient dans un tiroir où mademoiselle de la Charnaye ne pouvait les voir sans pleurer. Elle se trouvait désormais entraînée à nourrir ces illusions qu'elle avait fait naître. Rien n'échappait à l'inflexible logique du marquis: tel événement qu'elle avait annoncé sans y penser voulait telle conséquence; telle manoeuvre, tel mouvement dont elle ignorait la valeur, en faisaient attendre tel autre, et, pour ne pas se démentir, elle était obligée d'accorder ces conséquences dans la lettre suivante. C'est ainsi qu'elle se vit contraitne d'annoncer et de suivre les prétendues négociations au sujet de la famille royale, et de les terminer heureusement. Cette nouvelle mit le comble à l'exaltation de M. de la Charnaye. Dès longtemps les gens du château étaient prévenus ainsi que tous ceux qui auraient pu le détromper; au reste, on ne le regardait plus que comme un enfant qu'on laisse déraisonner, et l'on haussait les épaules à l'entendre parler de choses si éloignées de l'affreuse vérité. Ses souffrances, son isolement, son idée fixe, faisaient de cet nomme un fou véritable.

Voici la lettre que mademoiselle de la Charnaye fut amenée à lui dire en cette circonstance:

"Au camp de Saint-Florent-le-Vieil, le 9 décembre 1793.

"L'armée catholique et royale triomphe de toutes parts et occupe toute la ligne de la Loire depuis Blois jusqu'à Nantes. C'est dans cette attitude que nous avons reçu Leurs Majestés des mains des commissaires durant la trêve Convenue. La convention ne peut résister longtemps, et nous demande de plus longs accommodements. Le hideux comité est accusé jusque dans son sein. On nous reçoit partout comme des libérateurs. Les départements du Midi sont en insurrection et sur le point de se joindre à nous, les provinces abattent leurs échafauds, les bons citoyens s'unissent, tout le monde abandonne la cause des monstres La religion est remise en honneur, et avec elle refleurit l'amour du roi, de la paix et de la vertu. C'en est fait, le drapeau blanc va voler de clocher en clocher; toutes les portes s'ouvrent devant notre belle devise: "Nous ne venons point conquérir des villes, mais des coeurs! *Vive le roi!*"

Or voici quel était en ce moment le véritable état de la France et de l'expédition vendéenne. Les principaux chefs étant morts, l'armée catholique, pressée de tous côtés par les bleus, venait de passer la Loire sous le commandement de Henri de Larichejaquelain; c'est pourquoi Gaston n'écrivait plus. On connaît les détails de ce passage: une population de soixante mille âmes, femmes, enfants, vieillards, se pressant par une nuit orageuse sur la rive gauche du fleuve, à la lueur des villages en flammes, épouvantée par les détonations lointaines de l'artillerie et la fusillade des patrouilles républicaines; un amas de blessés qu'on ne voulait pas abandonner et qui criaient avec leurs femmes et leurs enfants; l'héroïque Bonchamps couché sur un matelas et encourageant les soldats de sa voix mourante; la terrible traversée tentée sur quelques bateaux trouvés à grand'peine, des malheureux s'y précipitaient à la fois pour fuir plus vite le fer et le feu, les bateliers furieux les repoussant à coups d'aviron, des radeaux construits à la hâte qui s'engloutissaient au milieu du fleuve, et des blessés dans l'eau qui tendaient leurs mains vers leurs frères en poussant des cris effroyables; enfin, sur l'autre rive, des éclairs sinistres, l'obscurité pleine de terreur et d'incertitude, la mousqueterie des détachements accourus pour s'opposer au passage, et sans doute la mort à laquelle on venait d'échapper.

Les armées républicaines de Saumur et de Nantes s'étaient concertées pour écraser dans sa marche le reste de ce malheureux peuple. On avait écrit à la Convention que c'en serait fait en quinze jours. La Vendée était donc abandonnée, et les colonnes infernales venaient d'y entrer le fer et la torche à la main. Ce système abominable venait d'être inventé par le général Turreau. Les châteaux, les couvents, les métairies sans défense, étaient pillés et brûlés, et les habitants sans distinction passés au fil de la baïonnette. Les soldats, las de tuer, envoyaient les prisonniers par milliers à Nantes, où Carrier venait d'arriver, où les noyades, les fusillades et la mitrailles abrégeaient la tâche des bourreaux. Le reste de la France était couvert d'échafauds. La reine avait suivi son royal époux à la mort. On était au fort de la terreur.

Dans les derniers combats, après avoir fait des prodiges, la paroisse de Vanvert, à moitié détruite, fut coupée par un corps de républicains et ne put regagner la Loire. Les gentilshommes qui la commandaient n'avaient pas, il est vrai, applaudi à ce plan de campagne, mais ils s'étaient résignés à le suivre; ils défendaient les derrières de l'armée, encombrés de chariots, de blessés et de femmes, quand le corps enemi les rejeta dans le pays. Une fois isolés, ils furent attaqués avec furie par une colonne républicaine. Les paysans, blessés pour la plupart et harassés par les fatigues des deux dernières journées, se battirent en désespérés; ils furent écrasés. Gaston, qui les commandait, entourés de bleus qui lui criaient de se rendre, se défendit jusqu'à la mort et tomba criblé de balles. Le reste des paysans et quelques officiers se cachent dans un bois et y passent la nuit. M. de Vendoeuvre, évanoui, percé de coups, était accroupi dans un tronc d'arbre. Le lendemain, dès l'aube, quatre ou cinq de ces malheureux se rejoignent dans les broussailes en rampant sur les mains, couverts de sang et de blessures; ils eurent peine à se reconnaître; au moyen d'un cri des paysans connu dans l'armée, ils parviennent à réunir ce qui restait de la paroisse, au nombre de quarante à cinquante hommes, exténués, à demi morts. Ne doutant pas, après les tristes préparatifs du passage de la Loire, que l'armée tout entière n'y eût péri, ils s'orientent et se mettent en route pour retourner dans leurs foyers. Chemin faisant, à travers les bois, ils virent plusieurs de leurs camarades couchés çà et là, qui étaient morts dans la nuit; ils furent obligés d'en abandonner d'autres qui tombaient de lassitude ou que leurs blessures empêchaient de marcher, et qui les suppliaient de les laisser là, n'ayant plus que peu de temps à vivre. C'étaient à chaque pas des adieux déchirants: les mourants chargeaient leurs amis de commissions pour leurs femmes et leurs enfants. La mort de

EN PROVINCE

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Dimanche dernier, à Vêpres, les congréganistes Enfants de Marie ont fait les frais du chant à l'église, depuis le Capitule jusqu'à la fin de la Bénédiction. Nous félicitons ces jeunes demoiselles du succès réel avec lequel elles se sont acquittées de leur tâche. Elles ont prouvé très clairement aux assistants édifiés et enchantés, et se sont démontré à elles-mêmes, la fausseté de cette rumeur, qu'il n'y avait plus de *voix* parmi nos jeunes filles.

Bravo! les courageuses demoiselles. Mettez au service du bon Dieu, le don précieux d'une bonne voix qu'il vous a fit. Une autre fois, ce n'est pas seulement la moitié, mais les Vêpres en entier qu'il faudra chanter.

Mieux encore! L'idéal qu'il vous faut atteindre, c'est d'en arriver à chanter en deux choeurs: l'un, le moins important, à l'orgue, l'autre, dans la nef, parmi tous les assistants, pour amener si possible, tout le monde à chanter, comme cela se faisait dans les premiers siècles de l'Eglise, comme cela se fait partout encore chez les catholiques des rites orientaux, comme cela devrait se faire partout conformément au désir de l'Eglise, et à la direction donnée par Pie X.

* * *

DECES

La mort fait ses ravges dans la paroisse depuis quelque temps. Plusieurs enfants sont morts et la semaine dernière nous conduisions à sa dernière demeure, une des premières femmes canadiennes venues dans la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, Mme Veuve Joseph Pélissier, née Alphonsine Lavallée, et soeur de M. Antoine Lavallée dont nous annoncions la mort il y a quinze jours.

Mme Pélissier n'était pas très âgée, seulement que 58 ans et quatre mois. Elle était aveugle et paralysée depuis près d'un an. En plus de ces infirmités, elle souffrait d'une maladie de coeur depuis quelques années. La famille Lavallée, comme plusieurs autres familles de la paroisse, est originaire de Sorel, dans la province de Québec.

Mme Pélissier laisse 5 enfants tous établis: Timothée, établi à Laflèche, Sask.; Albert, demeurant dans notre paroisse ainsi que Mme David Marion; Mmes Conrad Dozois et Joseph Thibeault, toutes deux demeurant à Saint-Boniface. Tous étaient présents à son enterrement.

* * *

AUTRE DECES

Daniel Branconnier, décédé le 22 septembre à Fish Creek, Sask., où il était établi depuis plusieurs années. M. Branconnier, avec les MM. Vandal, fut au nombre des premiers Métis qui vinrent s'établir à Saint-Jean-Baptiste, alors connu sous le nom de Rivière-aux-Prunes, vers les '70. M. Branconnier a encore deux soeurs par ici, Mmes Etienne Desmarais et Joseph Vandal, et sa vieille mère, âgée d'environ 105 ans: une bonne vieille jouissant encore de toutes ses facultés mentales, ayant assez bonne vue et presque pas sourde!

* * *

EXPOSITION

Saint-Jean-Baptiste avait mardi, le 6 octobre, sa vingt-huitième exposition annuelle. Ce fut, au dire de tous, la plus belle que nous ayions eue jusqu'ici, tant par le nombre et la qualité des objets exposés que par l'entrain et le bon ordre général. Il y avait plusieurs animaux de race exposés, ce qui était absolument nouveau, et qui indique un progrès considérable dans l'élevage. Les chevaux très nombreux et de tout âge, étaient de première qualité, et au dire de M. Bellington, juge dans cette classe, envoyé par le gouvernement, ces chevaux auraient fait très bonne figure dans les expositions de nos grandes villes.

Produits jardiniers et grains de toutes espèces, très beaux aussi et très nombreux; travail à la main, de couture ou au crochet, etc.

Les travaux scolaires étaient aussi très bien, mais pas assez nombreux.

Une nouveauté, et qui ne fut pas le moindre attrait, fut l'exposition des produits apportés par les membres du club agricole, organisé le printemps dernier par M. Villeneuve, du collège agricole. Ces enfants avaient là les plus beaux produits en fait de légumes et de volailles. Voilà une institution appelée à faire du bien chez nos jeunes, et qui doit être encouragée le plus possible. Il devrait y avoir de ces clubs dans toutes les paroisses.

Nous devons les plus sincères remerciements aux directeurs de notre société d'agriculture. Félicitons-les aussi de même que tous ceux qui les ont précédés de ne donner aucune place aux amusements, jeux, etc., dans ces expositions. Ces amusements gâtent presque toutes les expositions.

Cette année même, je suis allée à une soi-disante exposition rurale, où la principale attraction était quatre joutes de balle au camp; puis courses de chevaux, d'automobiles, de bicyclettes, etc.; si bien que l'exhibition, si tant est qu'il y en eut une, était reléguée au tout dernier plan; Elle était réellement nulle. Ce n'est pas comme cela qu'on encourage l'agriculture.

Parmi nos distingués visiteurs à l'exposition, on remarquait les RR. MM. Jolys, curé de Saint-Pierre, N. Jutras, curé de Letellier; A. Martin, curé de Saint-Joseph. Notre député provincial, M. Jacques Parent, et aussi notre député fédéral, le Dr J.-P. Molloy, etc.

Merci à tous ces bons messieurs qui sont venus nous encourager!

DELORAINE, MAN.

Le comité de la Montagne a organisé une soirée de paniers au profit de leur future église. C'est le 28 de ce mois qu'aura lieu cette petite fête à l'école de la montagne.

* * *

Mardi dans la nuit la population de la ville était soudainement éveillée par le son du tocsin de la ville et de la cloche de l'église catholique. En un clin d'oeil le patinoir était en feu et menaçait les trois maisons voisines à l'ouest et au sud de la bâtisse en feu. Heureusement que M. Robitaille, machiniste, était à réparer un auto dans la nuit à l'intérieur de sa boutique. Ce dernier sentant l'odeur du feu sortit et courut donner l'alrme et sonna tous les téléphones des voisins. Ainsi éveillés en temps les pompiers volontaires et les voisins ont pu sauver les maisons en danger. Autrement si une de ces trois maisons avait pris feu nous ne compterions pas beaucoup de maisons aujourd'hui dans le nord de la ville. Grâce au vent qui était sud-est les flammes allaient s'éteindre au loin. Tout autre vent que le vent du sud-est aurait certainement amené une conflagration sérieuse. L'église catholique aurait été menacée la première si une des maisons en face avait pris feu. L'origine de l'incendie est encore inconnue.

* * *

M. H. Hunter, lieutenant de l'armée anglaise, et actuellement inspecteur d'école pour le district de Deloraine, est à former un régiment de 50 volontaires. Plusieurs Belges se sont inscrits. Les premiers exercises se feront le 13 octobre dans la salle de "l'Opera House", à Deloraine.

* * *

M. Victor Vanbesolaise, originaire de Thourant, Belgique, recevait une lettre de son frère qui lui annonçait qu'un de ses enfants avait eu une main coupée par les Allemands, qui craignaient que ce jeune homme partit pour la guerre. Quelle barbarie en plein vingtième siècle!!!

* * *

Dimanche dernier M. le Curé est allé prendre le diner chez M. Jules Bordeaux. Ce dernier doit quitter la montagne pour aller prendre une ferme dans la prairie à 14 milles de Deloraine.

* * *

M. D. Smanopool fera son encan cette semaine. Il doit aller essayer un "homestead" dans l'ouest de la Saskatchewan.

* * *

Dimanche prochain, plusieurs petits enfants feront leur première communion à la Montagne.

FANNYSTELLE

Mme W.-G. Palas est retenue chez elle pour cause de maladie: nous espérons qu'elle se rétablira immédiatement.

* * *

Après avoir été fermée durant la période de dix jours, l'école du village ouvrira ses portes lundi prochain le 12 courant. L'école avait été mise en quarantaine pour la dyphthérie. Heureusement que de nouveaux cas ne se sont pas produits parmi les écoliers; c'est là la cause de la réouverture des classes.

* * *

Mlle Donalda Guilbault est en promenade à Elm Creek, ces jours-ci.

* * *

M. et Mme Norbert Beauchêne, de Gravelbourg, Sask., sont les hôtes de M. et Mme Eugène Coulombe.

MM. Albert et Floyd Phillips doivent nous quitter la semaine prochaine pour retourner dans leur famille à Aurora, Illinois.

Ces deux messieurs taient membres de notre club de balle, et ils ont pris une part active dans les nombreuses joutes et les nombreuses victoires que notre club a remportées.

Nous sommes heureux d'apprendre qu'ils nous reviendront l'année prochaine et qu'ils feront encore partie de notre équipe.

* * *

Nous sommes heureux d'apprendre que notre curé, M. l'abbé Poitras, doit nous revenir sous peu. Nous aimons à croire que sa santé est meilleure.

* * *

M. et Mme Beaupré nous ont quitté lundi pour retonrner à Mégantic, P. Q.

* * *

M. Jenkins est parti lundi pour son "homestead" près de Broadvalley, Man., où il passera l'hiver.

M. Pierre Beaupré s'est aussi envolé vers les cieux sans nuages des régions où la vie est si douce, je veux dire les chers "homesteads".

Nous espérons qu'il passera gaiement la froide saison, à l'ombre du chêne, qui brise si bien les courants d'air froid du nord.

* * *

Mlle Eva Lavigne a visité la ville cette semaine.

* * *

M. Joseph Painchand était en promenade à Winnipeg mercredi.

Yvonnic.

LE PAS

Les dames de la Société Catholique de Bienfaisance se rassemblaient dimanche dernier, 4 octobre, pour fixer la date qu'elles devronte tenir leur bazar annuel. Il fut décidé qu'elles le tiendraient dans la seconde semaine de décembre.

* * *

Soeur Saint-Pierre d'Alcanta, mère générale des Soeurs Grises, qui était venue passer quelques semaines ici, prenait le train pour Saint-Hyacinthe, la semaine dernière. La mère supérieure de l'hôpital Saint-Antoine, Soeur Pelletier, l'accompagnait jusqu'à Winnipeg.

* * *

La semaine dernière avait lieu les nominations de deux conseillers pour le conseil de ville dans la première et troisième division en place des deux conseillers Carrière, qui ne demeure plus au Pas, et Larose, ce dernier sorti par le conseil pour s'être absenté trop souvent des séances durant ces derniers mois. Le Dr A. Larose prétendit que ses absences étaient justifiables et qu'il aurait dû être averti avant d'être sorti; ce qui n'aurait pas été fait. Il fut de nouveau présenté à la nomination dans la première division, contre H.-W. Bunting. La votation avait lieu le 6 octobre, et le Dr A. Larose fut élu par 24 voix de majorité sur 62 voix. La première division représente la majorité des gens d'affaires de la ville. M. Wm. Armstrong fut élu par acclamation dans la troisième division.

* * *

Les grosses pluies que nous avons eues samedi et dimanche dernier nous ont complètement débarrassés des feux de forêts. Le temps reste au beau sans neige et sans gelées.

* * *

Frère Armand Payette, de Lachine, Québec, arrivait parmi nous mercredi dernier.

* * *

Décès.—M. et Mme Jos. Moran avaient la douleur de voir leur fille âgée de six ans et six mois expirer entre leurs bras, jeudi à dix heures 20 du soir. Il était malade depuis deux mois.

ST-CHARLES

Le dernier jour de septembre, notre couvent a été témoin d'une magnifique cérémonie. Mgr l'Archevêque est venu conférer le sacrement de baptême à trois jeunes converties du Couvent: Mlles Georgiana Price, Edith Rice et Laura Meredith. Ces enfants avaient pour parrain Mgr l'Archevêque et pour marraines respectives Mlles Bernadette Caron, Gratia Laurendeau et Mme Elliot.

Mgr l'archevêque était accompagné du R. P. Jos. Thérien, curé, du R. P. Dandurand, et de M. l'abbé Joubert Sa Grandeur adressa en même temps une allocution bien touchante et bien convainquante sur les cérémonies du baptême et sur ses bienfaits spirituels.

* * *

Mardi le 6 octobre, toutes les jeunes filles du couvent entraient en retraite annuelle prêchée par M. l'abbé Lee, curé de Saint-Edouard. Durant trois jours, les élèves se sont montrées bien dociles aux avis de leur dévouée prédicateur. A en juger par leur manière de prier et d'observer le silence, on doit conclure que les paroles chaudes et éloquentes du missionnaire ont porté des fruits abondants. On peut aussi présumer avec raison que l'année scolaire qui commence sous d'aussi heureux augure, sera des mieux réussies.

* * *

Notra couvent de Saint-Charles fait certainement bonne figure cette année avec ses 75 pensionnaires dont une vingtaine se disent certaines de passer leurs examens de matriculation l'été prochain. Un tel état de succès et de prospérité est bien propre à jeter la douce consolation dans le coeur du Père de cette oeuvre, Mgr l'archevêque, et à produire une forte dose d'encouragement pour ses chères filles Oblates qui se dévouent nuit et jour à cette institution.

Les RR. PP. Jos. Caron, o.m.i., et Célestin Gauthier, o.m.i., étaient en visite au presbytère la semaine dernière.

* * *

On sera heureux d'apprendre que notre jeune étudiant, Georges Laflèche, est en parfaite voie de guérison. En quelques jours il sera prêt à continuer ses études philosophiques au Collège de Saint-Boniface.

* * *

M. Georges Paillé est parti avec son ami M. Legris pour une partie de chasse à la poule à La Broquerie. Que la chance les accompagne.

* * *

Quelques-uns de nos fermiers sont fiers de leur récolte de patates cet automne. Le champ de patates de Mme Veuve Paillé pourrait figurer avec honneur à une exposition.

Gaston avait si profondément démoralisé ces braves gens, que tous les maux leur étaient indifférents. Un vieux paysan qui s'était laissé tomber au pied d'un arbre, la tête ouverte d'un coup de sabre, et qu'on voulait emmener, disait d'un air stupide: "Comment voulez-vous retourner chez monsieur le marquis, puisque son fils est mort?"

Cet horrible voyage dura dix jours, à travers les patrouilles et les avant-postes des bleus, par des bois et des chemins détournés. On abandonnait encore des cadavres ou des hommes découragés qui refusaient d'aller plus loin, malgré les exhortations et les menaces des huit ou dix gentilshommes qui restaient. Aux environs de Clisson, un fermier qui connaissait M. de Châteaumur mit un cheval frais à la disposition de la troupe; un paysan encore ingambe y monta et courut à Vauvert annoncer l'arrivé de ses camarades. Toute la paroisse était sur la route avant que le château fût informé. Rien ne saurait peindre la douleur et le désespoir de ces femmes quand elles virent arriver ces quelques malheureux défigurés et se trainant à peine. Chaque famille avait à pleurer un fils ou un père On n'entendait que des plaintes pitoyables interrompues par mille questions auxquelles on n'osait répondre, et ce silence lugubre était le signal de nouveaux cris. Il y avait de ces pauvres gens qui demeuraient comme étourdis de ce malheur.

Les gentilshommes se dirigèrent vers le château; les cours étaient désertes. Ils entrèrent au nombre de sept ou huit, harassés, méconnaissables, montés sur des spectres de chevaux couverts de boue et de plaies, et singulièrement décorés d'épaulettes et de cocardes républicaines qu'on leur attachait à la queue en trophée. Heureusement un homme de la maison accourut, essayant de leur faire entendre qu'il y avait quelque difficulté à les introduire sur-le-champ. Ces messieurs comprirent seulement qu'il fallait préparer M. de la Charnaye aux tristes nouvelles qu'ils apportaient. M. de Vendoeuvre, l'ami et le parent du marquis, mit pied à terre et voulut monter le premier auprès de lui.

M. de la Charnaye était dans son grand salon, enfoncé dans un fauteuil au coin de la cheminée, derrière un paravent, les pieds étendus sur un tabouret, et sa canne entre les jambes. Mademoiselle de la Charnaye était à quelques pas, devant un métier à broder, près de la fenêtre qui donnait sur le jardin, tout dépouillé dans cette saison. Elle tenait une carte de géographie étendue sur son métier, et son doigt y suivait divers points qu'elle nommait les uns après les autres, pour des calculs que son père lui avait demandés. Le marquis tantôt penchait la tête, tantôt se redressait sur son coussin, le front haut, la main sur la pomme de sa canne. En ce moment on entendit un bruit de bottes sur le parquet. M. de Vendoeuvre était entré à grands pas sans prendre le temps de parler à la fille qui le suivait.—M. de Vendoeuvre! s'écria mademoiselle de la Charnaye.—Vendoeuvre! dit le marquis en se levant.—Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Mademoiselle de la Charnaye accourt, saisit le bras de M. de Vendoeuvre, se jette vers la fenêtre de la cour.—Mais quoi! qu'est-ce? qu'arrive-t-il?

Elle voit les hommes, les chevaux, la cour pleine de gens; une idée la frappe comme la foudre: tout est fini, tout est découvert, le premier mot va la perdre.—Comment se fait-il, Vendoeuvre? Par quel hasard? Etes-vous seul, mon ami? Et mon fils? Et nos gens?—Hélas! non, je ne suis pas seul, nous sommes... Les pleurs les suffoquent de douleur, le marquis de joie et de surprise. Mademoiselle de la Chrnaye retournait à M. de Vendoeuvre, courait à la fenêtre, égarée, palpitante, ne sachant que faire, quel parti prendre, comment prévenir le coup.

—Parlez, mon ami, dit le marquis; parlez-moi donc! Je vous croyais à Chartres, ou pour le moins au Mans. Et la reine, où est-elle? M'apportez-vous des lettres? Et l'armée? Pourquoi la quitter dans un pareil moment? Et mon fils? Il n'est pas là, je pense? Une sueur froide glaça tout le corps de mademoiselle de la Charnaye. M. de Vendoeuvre, troublé, ne répondait pas. Il avait à peine entendu les autres questions, occupé seulement de la mort de Gaston, dans la crainte et l'étonnement que le marquis l'ignorât. Il s'écoula un moment mortel durant lequel mademoiselle de la Charnaye, éperdue, les bras étendus, chancela comme si la terre allait s'entr'ouvrir sous ses pieds.—Mon fils? dites, Vendoeuvre, mon fils?—Tout à coup mademoiselle de la Charnaye se précipita dans les bras de M. de Vendoeuvre avec un regard suppliant où s'étaient concentrés toutes les puissances de son âme. M. de Vendoeuvre pensa qu'elle voulait lui faire entendre que le marquis ignorait la mort de Gaston et qu'il ne fallait pas le désabuser. —Il n'est point avec nous, dit-il en baissant la tête.—J'n étais sûr, dit le marquis, il n'aura pas voulu quitter l'armée; mais vous-même, au nom du ciel, ce n'est pas que je vous reproche de me procurer le plaisir de vous voir, mais dans quel moment quittez-vous l'armée! Le roi délivré, la reine à votre tête, la Convention abattue, le fédéralisme qui vous seconde.

M. de Vendoeuvre, qui tournait le dos à mademoiselle de la Charnaye, la regarda avec étonnement, Elle était comme étourdie, son sang s'était figé dans ses veines; elle jeta une main sur le bras de M. de Vendoeuvre et porta l'autre à sa bouche comme pour le réduire au silence.—Qu'en dites-vous, Vendoeuvre? reprit le marquis; voilà le malheur d'une telle guerre, il n'y a point d'autorité. Où est le fruit de votre campagne? à quoi vous servent ces immortelles six semaines de succès, et votre victoire de Mortagne, et celle de Chollet? car j'ai tout su ici, mon fils m'adresse assez régulièrement le récit des opérations. Je gage qu'on s'amuse à canonner les bicoques. J'avais envoyé mes observations là-dessus, il paraît qu'on n'en tient pas compte. On peut bien le dire à nos chefs: Vous savez vaincre, Annibal, mais vous ne savez pas profiter de la victoire. Enfin où en est-on, Vendoeuvre? Je vous coupe la parole: que compte-t-on faire du jeune roi?...

M. de Vendoeuvre crut qu'il avait perdu l'esprit et ne pouvait dire une parole. Mademoiselle de la Charnaye s'était laissée tomber sur un siège, ne voyant plus, n'entendant rien, toute préparée à l'horrible explosion qui allait suivre, et ne faisant rien pour la prévenir. Il était clair pour M. de Vendoeuvre que le marquis ne savait point la mort de son fils et qu'il y avait dans tout ceci quelque chose d'extraordinaire.—De grâce, mon ami, reprit le marquis, où en est-on? Que fait mon fils? Où avez-vous laissé l'armée?—M. de Vendoeuvre le regarda fixement, lui prit la main, et se pencha comme pour lui répondre. Ces dernières questions avaient frappé mademoiselle de la Charnaye et l'avaient tirée de sa torpeur. Ele remarqua le mouvement de M. de Vendoeuvre, se ranima par le désespoir, vit comme un éclair que tout n'était pas désespéré, et par un élan suprême renversa son métier à broder avec fracas. M. de Vendoeuvre se retourna au bruit, et la vit derrière lui à genoux, lui tendant les bras avec des signes de désespoir. Il se tut tout effrayé; mille idées confuses lui traversèrent l'esprit. Le marquis reconnut le bruit du métier, et, sans s'interrompre, tant il était animé:—Que dit la reine? qui est'ce qui l'entoure? Le conseil supérieur avait à considérer qu'il ne dirigeait pas seulement une armée, mais une régence. Je sais qu'il est fort difficile de mener des corps séparés, d'éteindre les rivalités, mais la présence du roi devait tout accommoder.

Mademoiselle de la Charnaye, par une seconde inspiration, s'écria en entraînant M. de Vendoeuvre:—Nous avons tout le temps de causer, il faut aller recevoir ces messieurs, il faut les introdure dans la grande salle. Donnez-moi le bras, monsieur le vicomte, venez avec moi en attendant que mon père se présente.

Le marquis fit quelque résistance pour retenir son ami, mais il céda à cette représentation, que sa fille ne pouvoit recevoir toute seule des officiers qu'elle ne connaissait pas.—A tout à l'heure, Vendoeuvre, dit le marquis; je vous suis. Ma fille, envoyez-moi Paulet. Je brûle d'être au milieu de vous. Qu'on retienne tout le monde à dîner. Appelez Hubert pour le service et qu'on vous traite du mieux qu'on pourra; qu'on mande chez Courlay pour avoir du gibier; il doit rester quelques vieux vins, jamais plus belle occasion de les boire; je veux porter la santé du roi et de mes braves amis!

Le bonhomme était transporté, il disait tout cela en criant et frappant le plancher de sa canne.

M. de Vendoeuvre suivit mademoiselle de la Charnaye, qui sanglotait sans pouvoir lui dire une parole. Les gentils hommes étaient déjà réunis dans la grande salle, pâles, poudreux, balafrés pour la plupart, la tête ou les bras enveloppés de linges et de crêpes. Ils portaient encore leurs habits de campagne, qui n'étaient que de grosses vestes de paysans, ou des uniformes si délabrés, qu'on n'y voyait plus trace de galons ni de revers. M. le curé, qui venait de les rejoindre, leur expliquait la situation singulière du marquis, l'ignorance où sa fille l'avait tenu, et il les engageait à garder le silence; ce fut un grand étonnement parmi eux et une grande pitié.—Je le connais, dit M. de Grandchamp, il n'a pas été possible de faire autrement.

A ce moment, mademoiselle de la Charnaye entrait avec M. de Vendoeuvre. Elle parcourut d'un coup d'oeil ces visages sinistres et se laissa tomber sur un siége en s'écriant:—Ah! sans doute, messieurs, mon frère est mort!—Elle se cacha le visage de son mouchoir, et, les émotions qu'elle avait contenues l'accablant à la fois, il fallut la secourir.

Pendant ce temps-là on instruisait M. de Vendoeuvre de ces détails, qui étaient encore un mystère pour lui. Il comprit l'effroi qu'il avit dû causer à mademoiselle de la Charnayé à son arrivée. Elle reprit sa vigueur, et, se levant aussitôt, son premier mot:

(*A suivre*)

DEUX CENTS CANONS BOMBARDENT LA VILLE ANVERS

Une grande partie de la ville est en flammes. — Vingt obus à la minute — Les pertes des Allemands sur l'Escaut sont considérables

Londres, 9.—D'après le correspondant de l'agence Reuter à Ostende, des milliers de réfugiés, fuyant Anvers, arrivent sans cesse à Ostende et les vapeurs en partance pour l'Angleterre sont bondés.

Dans leurs opérations contre Anvers, les Allemands n'emploient pas moins de 200 canons de 28, 30 et 42 centimètres. Quelques-uns de ces canons ont une portée de 13 kilomètres.

Hier, le bombardement d'Anvers a commencé à 9 h. 30 du soir, et n'a cessé à 10 heures que pour reprendre avec plus d'intensité à minuit.

Les ministres anglais, français et russes ont été les derniers membres du corps diplomatique à quitter Anvers. Ils se sont embarqués hier soir à onze heures après avoir assisté au début du bombardement.

* * *

Londres, 9.—Dans une dépêche d'Amsterdam, expédiée cet après-midi à une heure, le correspondant de l'agence Reuter dit:

"De Rosendaal, on a entendu toute la nuit, le grondement ininterrompu de la cannonade à Anvers. Le bombardement a diminué d'intensité vers le matin, mais il a maintenant repris de plus belle. Hier soir les flammes de l'incendie d'Anvers rendaient le ciel entièrement rouge."

Le correspondant de "l'Evening Star" à Anvers, télégraphie d'Amsterdam que, dans la soirée de jeudi, il tombait dans Anvers vingt obus par minute. De nombreux non-combattants furent tués. Le palais de justice et le musée subirent des dégâts, et des incendies se déclarèrent sur plusieurs points de la ville.

Des témoins oculaires assurent qu'ils ont vu un des Zeppelins, qui survolaient la ville, atteint par un obus, lancé d'un des forts, et précipité à terre.

L'agence Central News, annonce qu'une nouvelle armée anglaise, après avoir effectué sa jonction avec des troupes françaises dans le nord de la France, se drige sur Anvers.

Les forces anglaises que les dépêches d'Anvers de mercredi dernier disaient coopérer à la défense de la ville, ne seraient probablement que l'avant-garde de cette armée.

L'acharnement avec lequel les Allemands montent à l'assaut de la forteresse ne serait que le résultat de leur connaissance de l'approche de cette armée, de cela leur désir de s'en emparer avant l'arrivée de ces renforts.

* * *

Londres, 9.—Les endroits d'Anvers qui jusqu'ici ont le plus souffert du bombardement, sont la gare du sud, le plais de justice, l'avenue de l'Industrie et les quartiers des environs. Cette nouvelle a été signalée dans une dépêche du correspondant de l'Exchange Telegraph Company, à Ostende.

LA SITUATION MILITAIRE

Les Allemands ont détruit les ponts entre Gand et Courtrai

Paris, 10.—La rapidité avec laquelle les Allemands se sont emparés d'Anvers, forme un contraste frappant avec la lenteur des opérations dans certaines parties de la Frnce.

Les engagements qui se livrent dans la région de la Woevre, comme le racontent les soldats blessés qui ont été ramenés en France, continuent à ressembler à l'assaut des positions qui serait renouvelé chaque jour avec la même lenteur.

Les retranchements allemands dans la région de la Woevre ont été construits sur deux lignes, les uns derrière les autres.

La ligne la plus avancée est garnie de mitrailleuses avec des avant-postes toujours en garde, alors que les détachements les plus importants s'abritent dans la seconde ligne de retranchements.

Les tranchées sont larges et comparativement comfortables, et à certains endroits s'élargissent en venant aboutir à des chambres souterraines où les soldats peuvent dormir un peu plus en sûreté que dans les tranchées. On peut arriver de la première ligne à la seconde au moyen de passages pratiqués sous le sol.

On observe avec soin ce que font chaque jour et comme par routine, les soldats placés dans ces retranchements.

Le tir de leur grosse artillerie est réglé d'après les cartes et les renseignements fournis par les reconnaissances aériennes, et ils dirigent spécialement le feu de leurs canons sur les ravins et les forêts où ils peuvent supposer que l'ennemi est caché.

Les alliés viennent d'installer dans leurs tranchées un système de drainage qui jusqu'à présent a rendu les plus grands services.

L'écoulement des eaux est une précaution des plus nécessaires, car de nombreux soldats souffrent en ce moment de rhumatismes inflammatoires.

* * *

Londres, 10.—Le correspondant du "Times" à Ostende, fait savoir que 5,000 Allemands ont occupé Courtrai, ville située sur la Lys, à trente-cinq kilomètres de Gand, près de la frontière française.

Une dépêche d'Ostende au "Daily Mail", dit que les Allemands ont fait sauter tous les ponts entre Gand et Inglemunster, et ont détruit la gare de Vive-Sainte-Eloi.

Inglemunster et Vive-Sainte-Eloi sont situés sur la ligne de Gand à Courtrai.

* * *

Londres, 10.—Le correspondant de "l'Express" à Paris, télégraphie ce qui suit:

"Le principal objectif de l'armée allemande n'est plus Paris maintenant, mais les ports de la Manche. Le plan allemand était de diriger un premier coup sur Paris, mais le plan ayant échoué, l'Allemagne tâche de diriger ses coups contre l'Angleterre.

"La nouvelle disposition des forces oposées, laisse entrevoir que la prrtie nord de la France est appelée à souffrir aussi terriblement que la Belgique. Toutes les riches villes de France du nord sont vouées à la destruction et à la ruine.

"L'état-major général a toujours confiance dans le succès, mais il a reconnu qu'il ne peut pas y avoir de victoire tant que les masses engagées seront aussi considérables. On ne peut compter sur un échec du plan de l'ennemi, à moins de maintenir un courant constant de nouveaux renforts."

LE COMMUNIQUE ALLEMAND

Il annonce la chute de trois forts d'Anvers

Berlin, 7 (via Sayville).—Un communiqué officiel du quartier général de l'armée allemande, annonce que dans le siège d'Anvers, les forts de Lierre, de Waelhem et de Koningshoyeckt, ainsi que des redoutes intermédiaires et 30 canons, ont été pris.

"Le communiqué ajoute qu'une brèche est maintenant faite dans le cercle intérieur des forts, rendant possible une attaque du cercle intérieur des forts, et la ville elle-même.

"Près d'Augustono, le troisième corps sibérien et le 22e corps d'armée russe, composant l'aile gauche de l'armée russe, ont été défaits en traversant la rivière Niémen, après une furieuse bataille qui a duré deux jours.

"Plus de 2,000 Russes ont été faits prisonniers et un grand nombre de canons et de mitrailleuses ont été capturés."

LES COMMUNIQUES OFFICIELS

Des combats acharnés sont signalés entre Lille et Arras

Paris, 10, 11 heures du soir.—Le communiqué officiel suivant a été publié ce soir:

"Les renseignements envoyés ce soir par l'état-major général signalent seulement des engagements de cavalerie au sud-ouest de Lille, un combat violent au sud, à l'est et au nord d'Arras et des attaques très vigoureuses de l'ennemi sur les Hauts de Meuse."

* * *

Paris, 10.—Le communiqué officiel suivant a été publié cet après-midi à Paris:

"La bataille continue dans des conditions satisfaisantes. Notre front de bataille tout entier s'est maintenu en dépit des violentes attaques de l'ennemi sur plusieurs points.

"Sur notre aile gauche, dans la région comprise entre La Bassée, Armentières et Cassel, il y a eu un combat entre les forces de cavalerie opposées. Le combat a été confus, en raison de la nature du terrain.

"Dans la région nord du département de l'Oise, nos troupes ont remporté de réels avantages sur plusieurs points de la zone d'action. Dans la région de Saint-Mihiel, nous avons fait d'appréciables progrès.

"En Russie, une lutte très vive continue sur la frontière de la Prusse orientale où les troupes russes ont remporté des succès partiels. Ils ont occupé la ville de Lyck (Prusse orientale).

"Le siège de Przemysl continue dans des conditions favorables pour les Russes, qui ont pris d'assaut un des forts de la principale ligne de défense."

AUTOUR DE VERDUN

Les ruses de guerre françaises coûtent cher aux Allemands

ome, 10.—La "Tribuna" a reçu de Berlin le télégramme suivant, vu par la censure:

"Les correspondants allemands sur le front, disent que les Français en défendant Verdun changent rapidement les positions de leurs canons de campagne pour simuler la retraite vers un endroit, tandis que d'autres avancent vers un autre.

"Leur connaissance du terrain, qui comprend des collines et des bois, favorise cette tactique.

"Ils défendent chaque pied du terrain et forcent les Allemands à entreprendre des mouvements de grande étendue et des explorations avancés à l'aide de ballons captifs, nécessitant le rapide changement des communications téléphoniques, des héliographes et des aéroplanes.

"Les Allemands se battent en désespérés depuis le commencement du jour jusque très tard dans la nuit.

"Les Français simulent des retraites par les bois, et lorsque les Allemands avancent, ils ouvrent le feu de derrière les arbres, où ils cachent même leurs mitrailleuses.

"Les Allemands tombent comme des mouches.

"Le major Morath, l'écrivain militaire du "Berliner Tageblatt" dit que l'inquiétude sérieuse des Allemands est maintenant pleinement justifiée."

UN COUP D'AUDACE DE TROIS FRANCAIS

Ils s'emparent de deux mitrailleuses allemandes et mettent en fuite deux compagnies

Bordeaux, 9.—Dans une lettre adressée à sa famille, un capitaine d'infanterie, dont la compagnie occupe une position sur l'Aisne, raconte comment trois soldats français s'emparèrent de deux mitrailleuses allemandes et mirent en fuite deux compagnies d'infanterie prussienne.

"Deux caporaux et un soldat, écrit-il, envoyés en reconnaissance, s'avancèrent, en rampant, jusqu'à 10 mètres des tranchées ennemies. Ils 'aperçurent alors que la plupart des hommes s'étaient éloignés pour préparer leur repas et que les officiers se trouvaient à quelque distance en arrière de deux mitrailleuses.

"Les trois Français, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, sautent alors dans la tranchée, tournent les mitrailleuses et ouvrent le feu sur les Allemands sans défiance, qui s'enfuient à toutes jambes, suivis de deux compagnies entières prises de panique. Les artilleurs français, qui avaient suivi les phases de cette aventure, ouvrirent alors le feu et exterminèrent les Allemands.

"Le soir même, en récompense de leur exploit, les deux caporaux furent promus au grade de sous-lieutenant et le soldat reçut les galons de sergent-major."

LE SOUS-MARIN FUGITIF

Les autorités françaises ordonnent qu'il soit restitué à l'Italie

Leghorn (Italie), 10.—La croisière du sous-marin italien, qui, au cours de ses essais, disparut du golfe de la Spezia, il y a quelques jours pour réapparaître à Ajaccio, est déjà terminée. Les autorités françaises d'Ajaccio, qui avaient pris possession du petit navire, ont demandé à Paris ce qu'eles devaient en faire. Paris se mit en communication avec Rome, et l'Italie a envoyé un contre-torpilleur à Ajaccio pour reprendre possession du sous-marin, et il y a tout lieu de penser qu'à l'heure actuelle ce dernier est en route pour les côtes italiennes sous la surveillance du contre-torpilleur.

Ce sous-marin était commandé par un lieutenant de marine en retraite, du nom de Ballone, qui, en partant, avait laissé une lettre dans laquelle il déclarit que la neutralité italienne était une faute, et que c'était le devoir de tout Italien d'agir individuellement pour amener l'Italie à intervenir dans la guerre actuelle. Ballone avait expliqué aux hommes de son équipage qu'il avait été chargé d'une mission secrète et qu'il se rendait en Corse.

En arrivant à Ajaccio, l'équipage commença à avoir des soupçons sur la régularité de l'expédition. Les autorités du port furent mises au courant de ces soupçons et immédiatement s'emparèrent du navire.

Tous les membres de l'équipage sont rentrés à Leghorn ce matin, et le sous-marin ne tardera pas sans doute à être remis entre les mains de ses propriétaires.

RECITS DE BLESSES

Une messe sur le champ de bataille au milieu de la mitraille

Paris, 11.—Plusieurs blessés ramenés récemment du front, racontent qu'à la demande de plusieurs blessés, un aumônier militaire a célébré la messe sur le champ de bataille.

Il improvisa un autel avec une table d'opération, recouverte d'un drap d'hôpital.

Des bouquets de fleurs furent placés dans des obus allemands, en guise de vases.

Un prêtre, caporal-infirmier, assistait l'aumônier. La messe était accompagnée d'une musique affreuse.

Les obus éclataient au-dessus des soldats en prières et faisaient un bruit terrible en explosant, à moins de 100 mètres de l'autel improvisé. Partout on entendait le bruit de bataille. Les prêtres et l'assemblée virent la mort de près bien souvent, mais le service continua jusqu'à la fin, tranquillement et sans interruption.

De la ruse des espions allemands, les blessés disent:

Près de Berry-au-Bac, un bataillon français de réserve, habilement caché, attendait le mot d'ordre pour se porter sur la première ligne. Un berger conduisait un troupeau de moutons allait çà et là, sans être remarqué, à quelques centaines de mètres à l'arrière du bataillon caché Un peu plus tard, ces troupes furent le point de mire d'un feu d'artillerie allemand bien dirigé. Le berger fut soupçonné et fut obligé d'avouer qu'il avait signalé aux Allemands la position exacte du bataillon.

LES SUCCES RUSSES

Les Allemands sont repoussés avec de grosses pertes entre le Niemen et la Prusse

Paris, 6.—Le communiqué officiel publié cet après-midi, dit:

"En Russie, à la suite d'une bataille qui dura 10 jours, l'armée allemande, qui opérait entre la frontière de la Prusse orientale et le Niémen, fut repoussée sur toute la ligne et battit en retraite, abandonnant une quantité considérable de matériel de guerre. Cette armée a complètement évacué le territoire des provinces russes de Suwaïki et de Lomza."

"Le grand-duc Nicolas a adressé au ministère de la guerre, avec prière de le faire parvenir au général Joffre, un télégramme annonçant la victoire d'Augustowo. Le général Joffre a envoyé, en son nom et en celui de l'armée française, ses plus chaudes félicitations au commandant en chef de l'armée amie et alliée pour la brilalnte victoire qui est une garantie de succès futurs."

* * *

Pétrograde, 6.—L'avis officiel ciel suivant a été publié aujourd'hui par l'état-major général:

"L'empereur Nicolas, chef suprême des armées russes, est arrivé au quartier général de l'armée active."

* * *

Rome, 6.—L'ambassade russe a publié ce soir le communiqué officiel suivant qui lui a été envoyé par l'état-major général russe:

"La défaite des Allemands est complète. Leur retraite se change en une déroute si désordonnée et si précipitée qu'ils sont forcés de tout abandonner.

"Deux armées russes, l'une venant de l'est, l'autre du sud, marchent sur Allenstein.

"Les pertes allemandes n'ont pas été données officiellement, mais on estime qu'ils ont eu 70,000 hommes mis hors de combat."

* * *

Londres, 6.—Une dépêche de Pétrograde à l'agence Reuter dit:

"Outre le rapport officiel annonçant la défaite des Allemands sur la frontière russo-prussienne, on donne de nombreux détails sur la traversée des Carpathes par les Russes, ce qui comme le dit un écrivain, détruit la légende qui veut que les Carpathes soient imprenables.

"Avant d'atteindre la passe d'Ussok, les Russes se sont emparés successivement grâce à un mouvement de flanc de trois positions parfaitement dissimulées, qui étaient sérieusement défendues par des canons. Chaque fois que les Russes ont chargé, l'ennemi a été mis en fuite, et les Russes ont poursuivi les Autrichiens en leur infligeant des pertes sérieuses."

MANIFESTATION A MILAN

La police est impuissante à rétablir l'ordre

Milan, 6.—Un grand meeting a été organisé hier soir et. devant une foule enthosiaste. M. Battisti. député socialiste de Trente (Autriche), a prononcé un discours où il dit être excessivement touché de cette imposante manifestion.

Il n'a pu que dire, comme tout enfant de Trente, qu'il attendait la délivrance de cette ville de ses frères itaiiens.

—Affranchir. Trente et Trieste du joug de l'Autriche, a-t-il dit, signifie accomplir un devoir laissé comme un héritage par tous les hommes éminents qui ont fait la grandeur de l'Italie."

Après ce discours, la foule a défilé dans les rues, en manifestant son enthousiasme.

La police et les carabiniers ont été impuissants à rétablir l'ordre.

La foule a fait une manifestation de sympathie devant le consulat du Monténégro; puis elle s'est rendue au monument de Garibaldi, où d'autres orateurs ont prononcé des discours vibrants de patriotisme.

DUEL AERIEN

Un biplan belge poursuivi par un monoplan allemand audessus d'Anvers

Anvers, 6.—Les Anversois ont assisté, pleins d'émoi, à un duel aérien qui a eu lieu hier au-dessus de la ville, entre une machine allemande, modèle Taube, et un aéroplane belge.

Le Taube avait poursuivi le biplan belge jusqu'à cet endroit. Il était armé d'une mitrailleuse; quand à l'aviateur belge, il n'avait qu'un revolver pour se défendre. Aussitôt qu'il arriva au-dessus d'Anvers, l'aviateur belge commença à descendre. Le Taube le suivit audacieusement jusqu'à ce que la fumée d'un shrapnel, qui venait d'éclater, vint lui empêcher de fondre sur son ennemi.

Il s'éleva de nouveau dans les airs et s'éloigna alors dans la direction du sud-est.

Des shrapnels, en tombant, ont blessé une petite fille.

Les rues étaient pleines de curieux suivant avec anxiété les péripéties de cette lutte aérienne.

LA CHUTE DE NAMUR

Elle fut surtout l'oeuvre des espions

Londres, 8.—La chute de Namur, dit le correspondant du "Times" en Belgique, fut en grande partie l'oeuvre des espions allemands.

"Une des défenses principales de Namur était la Meuse, télégraphie ce correspondant. Les Allemands, aidés par leurs espions, parvinrent à ouvrir les écluses, abaissant ainsi considérablement le niveau des eaux, qui sont généralement très profondes. Grâce à cela ils purent traverser la rivière.

"Quand le commandant de la place de Namur vit que, sans renforts, toute résistance était impossible, il essaya de rassembler aux points de défense principaux les forces dispersées dans les forts avancés, mais les espions avaient coupé les lignes souterraines du système téléphonique. Il se trouva par suite dans l'impossibilité de faire parvenir ses ordres à ses propres troupes aussi bien que de demander des renforts.

"Le résultat fut que chaque régiment fut obligé de combattre pour son propre compte, en s'échappant de Namur, et que tous subirent des pertes considérables. Si la garnison était restée à Namur 12 heures de plus, ni un homme ni un canon n'auraient pu rejoindre les alliés. En fait des 25,000 hommes qui comprenaient la garnison, 12,000 seulement réussirent à s'échapper.

"Les Allemands commencèrent l'attaque de Namur avec des obusiers de 42 centimètres qui furent mis en position derrière un épais rideau de cavalerie. Les canons des forts, d'un type plus ancien, furent dans l'impossibilité de répondre. Les forts de Maizoret, de Marchovelette, d'Audoy et de Cognelee furent tous détruits et brûlés et tous les hommes de leurs garnisons périrent."

TRAITES A DECHIRER?

Le comte von Bernstoff en étudie quelques-uns à Washington

Washington, 8.—Le comte von Bernstoff, ambassadeur d'Allemagne, s'est rendu au département d'Etat aujourd'hui et est resté pendant une demi heure en conférence avec M. Bryan. En s'en allant, l'ambassadeur emporta les copies des nouveaux traités de paix conclus entre les Etats-Unis d'une part, et l'Angleterre, la France, la Russie, la Chine et une vingtaine d'autres pays, d'autre part.

Un traité analogue avait été proposé à l'Allemagne il y a quelque temps. L'ambassadeur se refusa à discuter sa visite.

LES ALLEMANDS REJETES EN PRUSSE ORIENTALE

Ils sont forcés d'évacuer leurs positions retranchées le long de la frontière russe

Pétrograde, 8.—Le communiqué officiel suivant a été publié aujourd'hui par l'état-major général:

"La campagne offensive russe continue. Les positions retranchées de l'ennemi, sur la frontière, sont bombardées par notre artillerie. L'ennemi a reçu des renforts prélevés sur la garnison de Königsberg. Le combat a été particulièrement acharné dans le voisinage de Bakalargewo.

"Dans la Prusse orientale, les voies ferrées regorgent de trains et nos reconnaissances aériennes rapportent l'existence d'un mouvement ininterrompu de trains de troupes et de colonnes allemandes se dirigeant vers l'ouest et retraversant la frontière."

* * *

Paris, 8.—Le correspondant de l'agence Havas à Pétrograde télégraphie le communiqué officiel suivant:

"La retraite des Allemands continue sur toute la frontière de la Prusse orientale. Les Allemands ont été forcés d'évacuer leurs positions retranchées entre Wierzbolowo et Lyck."

* * *

Rome, 8.—Une dépêche de Vienne annonce que des 16,000 hommes de troupes autrichiennes qui étaient expédiés en hâte en Hongrie, où les Autrichiens, pressés de près par les Russes, évacuent Sziget.

Cette ville, dit la dépêche, a été isolée par d'importantes troupes de cosaques qui, traversant les cols des Carpathes, ont coupé les voies ferrées.

D'autre part, d'après des dépêches, les cosaques ont aussi réussi à pénétrer en Prusse orientale et y ont coupé les voies ferrées dont les Allemands comptaient se servir dans leur retraite, après le désastre du Niémen.

Le résultat de l'acte hardi des cosaques est que la retraite allemande s'effectue dans des conditions très diffiiciles et, en certains points, a dégénéré en déroute.

* * *

Pétrograde, 8.—Toutes les dépêches s'accordent à dire que la défaite allemande à Augustowa a été décisive. Les Allemands se retirent en désordre abandonnant beaucoup de canons et de nombreux prisonniers. Les Cosaques les poursuivent de près. Toute l'armée du général Rennenkampf a de nouveau repris l'offensive et compte se retrouver bientôt en Prusse orientale. On s'attend à ce que les Allemands défendent leurs positions retranchées situées entre Wirballen et Lyck.

Le bruit court que l'invasion de la partie de la Russie voisine de la Prusse orientale, coûte aux Allemands 70,000 hommes.

Dans l'opinion des critiques militaires, l'invasion allemande, que le général Rennenkampf vient de repousser, n'était qu'une feinte de laquelle les Allemands espéraient obliger les Russes à retirer de nombreuses troupes de la Galicie dans le but de s'opposer à l'invasion de la Russie septentrionale. Il se trouve maintenant que cette coûteuse invasion n'a été compensée, pour les Allemands, par aucun avantage.

RUSE DE GUERRE

Comment le 109e régiment d'infanterie badoise fut anéanti

Paris, 7.—Des épouvantails, dont la partie supérieure était armée non pas d'un chapeau mais du képi des soldats français aynt été aperçus par le 109e régiment d'infanterie badoise, ce dernier, trompé par un épais brouillard, crut apercevoir l'ennemi et chargea avec fu[rie].

Les Français, auteurs de cette ruse de guerre, bien qu'inférieures en nombre, étaient embusqués le long des routes conduisant au champ de bataille.

Comme les Allemands, enthousiastes, chargeaient ce qu'ils croyaient être l'ennemi, ils tombèrent sous le feu français qui annihila complètement le régiment.

On croit que presque tous les soldats ont été tués.

HEROIQUE FILLETTE

La victime de l'aviateur allemand est amputée d'une jamb[e]

Paris, 9.—Une personne qui était venue voir Denise Cartier, cette jeune fille de treize ans qui a été blessée par une bombe tombée d'un aéroplane allemand, l'a trouvée occupée à tricoter des jerseys de laine pour les soldats.

Les chirurgiens lui ont amputé une jambe au-dessus du genou.

Après avoir subi l'opération avec un courage nullement affecté, elle a dit:

—Si j'ai été courageuse, je suis sûre que tous les enfants français l'auraient été autant que moi. Je suis heureuse d'avoir perdu ma jambe pour la France."

Sa mère, qui était assise à son chevet, dit alors à cette personne:

—Je n'ai pas de fils et mon mari n'est plus d'âge à être appelé jamais pensé qu'un tel malheur pût m'arriver."

Des souscriptions ont été ouvertes par les journaux en faveur de la jeune blessée.

Beaucoup d'enfants ont déjà envoyé 100 francs.

LA NEUTRALITE DE LA HOLLANDE

Une protestation du gouvernement français

Paris, 8.—Le "Figaro" déclare que la France a protesté auprès de la Hollande, donnant comme raison que les marchands allemands se servaient de bateaux battant pavillon hollandais pour passer des marchandises en fraude et faire la contrebande.

La Hollande a reconnu, après investigation, que les plaintes du gouvernement français étaient fondées.

On croit, ajoute le "Figaro" que l'état de siège sera proclamé à Rotterdam, pour mettre fin à cet état de chose.

LES ALLEMANDS OCCUPENT ANVERS

Le drapeau blanc a été hissé sur la cathédrale, vendredi à 9 heures du matin

Quelques forts tiennent toujours; la garnison s'est repliée en bon ordre sur Ostende

Deux bombes allemandes sont tombées dans un hôpital et une sur un orphelinat

Plus de 500,000 Belges se réfugient en Hollande, où ils sont cordialement accueillis

HEROIQUE DEFENSE DES BELGES

La Haye, 11.—Anvers s'est rendu aux Allemands vendredi, 9 octobre, à 2 heures 30 du soir.

Le drapeu aux couleurs nationales, qui flottait sur la cathédrale, a été remplacé, à 9 heures du matin, par le drapeau blanc. La reddition, de fait, a eu lieu à cinq heures et demie.

On assure à la Haye que la cathédrale de Notre-Dame d'Anvers n'a pas subi de dégâts.

Les Allemands lancèrent une de leurs dernières furieuses attaques vendredi matin, entre 6 et 7 heures.

Les Belges leur offrirent une résistance opiniâtre, si bien que des deux côtés les pertes furent considérables.

Pendant toute la nuit de jeudi à vendredi, des zeppelins dirigèrent le tir de la grosse artillerie allemande, dont les effets furent effrayants. Des batteries allemandes parvinrent à traverser la Nethe, dans laquelle nombre d'artilleurs se noyèrent. Le combat fut sanguinaire au-delà de toutes descriptions.

Les Belges, en se retirant, réussirent à faire sauter au moins deux de leurs batteries de grosse artillerie.

Londres, 11.—Un avis officiel de Berlin, reçu ce matin à Amsterdam, annonce la chute d'Anvers.

Le War office a annoncé aujourd'hui à midi, qu'Anvers avait été évacué hier par les Belges.

Le communiqué officiel allemand, annonçant la chute d'Anvers, est ainsi conçu:

"Dans la matinée, plusieurs forts de la seconde ligne de défense d'Anvers ont été pris. Depuis midi, la ville est en notre possession. Le commandant de la place et la garnison ont évacué les fortifications. Quelques-uns des forts sont encore occupés par l'ennemi, mais cela n'a aucune influence sur notre position à Anvers."

PILLARDS ALLEMANDS CONDAMNES A MORT

Il prétendent n'avoir agi que sur l'ordre de leurs officiers

Paris, 9 (dépêche envoyée au "Daily News", de Londres).—Quatre prisonniers allemands ont passé hier en conseil de guerre pour avoir pillé des maisons privies entre Senlis et Chantilly.

On avait, en effet, trouvé sur eux de l'argent, des montres et des bijoux. Deux d'entre eux ont été condamnés à mort, un autre aux travaux forcés à perpétuité et le quatrième à dix ans de prison.

Interrogé, un des prisonniers répondit:

—Si je n'avais pas pris tous ces objets, ils auraient été volés par les officiers.

Les autres se sont justifiés en racontant ce que leur avait ordonné leur général:

—Nous avons reçu, ont-ils déclaré, l'ordre du général Stinger de tuer les habitants, de piller les maisons, de mettre le feu à tous les édifices, de tuer tous les blessés et de ne faire aucun prisonnier.

Nous nous sommes donc conduits comme nous en avions reçu l'ordre."

Le "Figaro" a publié quelques notes trouvées dans le carnet d'un sous-officier allemand nomme Rudorff, qui prouvent que les atrocités commises par les Allemands ne sont que trop véritables. Ce carnet fut trouvé le 9 septembre sur cet officier qui, après avoir été tué, avait été transporté dans une ferme près de Marchais.

A la page 3, datée de Saint-Quentin, 30 août, on lit:

"Nous avons recommencé à tuer les paysans, ainsi que les femmes et les enfants. C'était horrible, en vérité, mais nécessaire.

"Après de telles preuves, dit le "Figaro", pouvons-nous refuser de croire ces pillards allemands qui ont été condamnés à mort par le conseil de guerre et s'excusaient en disant qu'ils avaient reçu l'ordre formel de leur général de tuer les habitants, de tout piller et brûler, d'achever les blessés et de ne faire aucun prisonnier?

"Les propres paroles de soldats allemands sont pour l'Allemagne une condamnation."

LES FORTS ET L'ARTILLERIE MODERNE

Londres, 11.—Le "Chronicle", commentant l'importance stratégique de la chute d'Anvers, dit:

"Anvers est tombé entre les mains des Allemands, à l'exception de quelques-uns des forts de la première ligne de défense, qui ne peuvent en rien changer ce qui existe.

"On est convaincu à Londres que la capture d'Anvers a perdu une grande partie de son importance par suite du fait que la garnison a pu s'échapper. Il paraît évident que les défenseurs ont tenu assez longtemps pour tirer le meilleur parti de la situation et ont évacué la citadelle lorsque sa chute est devenue certaine. Vers la fin de la défense, il ne restait plus à Anvers que la garnison suffisante pour le service des canons qui étaient encore en état d'être utilisés.

"Les forts situés autour de Contich, à 10 kilomètres au sud est d'Anvers, sont, dit-on, encore intacts et continuent le duel qu'ils ont engagé avec l'artillerie allemande. Mais le résultat de ce duel n'est pas douteux, car il est maintenant prouvé d'une façon concluante que des forts permanents, construits dans une position exposée, n'ont aucune chance de résister aux obusiers de siège modernes.

"L'importance stratégique d'Anvers pour les Allemands vient de ce que cette forteresse était une constante menace pour leurs lignes de communication.

"Maintenant que l'armée belge s'est retirée sur une position située à moitié chemin entre Anvers et Ostende, la pression exercée sur ces lignes de communication disparaîtra, au moins temporairement.

"Par contre, il semble qu'il n'y ait aucun obstacle sérieux pour empêcher l'armée belge d'effectuer sa jonction avec les alliés qui s'avancent vers le nord dans la Flandre occidentale.

"On est convaincu à Londres que si l'Allemagne y voit un avantage pour son plan de campagne, elle n'hésitera pas à utiliser les eaux neutres de l'Escaut, mais on prétend qu'elle ne peut en tirer grand avantage, excepté comme base de sous-marins et de dirigeables."

Le correspondant militaire du "Times", en commentant la situation à Anvers, dit:

"Les forts permanents situés dans une position exposée n'ont aucune chance de résister à l'artillerie de siège moderne. Si les forces allemandes occupent Anvers plus tard, et que nous l'attaquions, le résultat sera le même.

"La chute d'Anvers aura, sur l'opinion publique, un effet indéniable. Mais, même si cette ville est transformée en forteresse allemande, les Allemands n'ent pourront tirer que peu d'avantages, car l'Escaut ne peut pas servir à des opérations navales.

"Sans doute, l'Allemagne espère conserver Anvers quand la paix sera faite, mais il n'y a aucune chance que ce rêve se réalise."

REMARQUARLE EXCEPTION

Un officier allemand qui n'a rien brûlé, rien brisé, rien volé

Paris, 7.—Le duc de Schleswig-Holstein, beau-frère de l'empereur d'Allemagne, au cours de la marche des armées allemandes sur Paris, visita la petite ville de Pierrefonds, au sud-est de Compiègne, et laissa un autographe dans la maison de campagne qu'y possède M. Clément Bayard, le fabricant d'automobiles bien connu.

Voici le texte de cette note:

"Je quitte votre maison laissant tout, y compris les merveilleux objets d'art, dans l'état où je l'ai trouvé, sans rien briser, et, comme vos domestiques pourront l'attester, sans causer aucun dégt.

"Vous voyez que, quoi qu'on dise, les Allemands ne sont pas des barbares."

D'après le "Matin", cependant, un château des environs a été brûlé par les troupes allemandes.

LES BELGES FONT SAUTER LE FORT WAELHEM

Londres, 11.—Le correspondant du "Times" à Rotterdam donne, dans une dépêche des descriptions de scènes dont il a été témoin jeudi à Anvers et dans les environs. Il était en observation à Groote-Meer, tout près d'Anvers.

"De Groote-Meer, dit-il, nous pouvions assister à l'incendie du village de Capallen, aux portes d'Anvers, et voir les efforts des habitants pour maîtriser les flammes.

"A Anvers, des maisons brûlaient des deux côtés de l'église de Lieve Vronwenwork. A gauche de l'église, il y avait plusieurs petits incendies; à droite, quatre grandes colonnes de fumée, probablement engendrée par la combustion du pétrole dans les réservoirs, prouvaient qu'en ce point le feu faisait rage. La tour de l'église, à droite de ces colonnes de fumée, s'était effondrée en partie.

"Plus loin, dans la direction de Saint-Nicolas, d'autres villages étaient en feu, tandis que sur l'Escaut, un croiseur hollandais, entouré de sous-marins, se tenait en surveillance."

Le correspondant de l'agence Central News télégraphie de Sas Von Gand, ville hollandaise située sur la frontière:

"Vendredi, on n'entendait plus le canon dans la direction d'Anvers, quoique le bombardement ait continué toute la nuit précédente, pendant laquelle l'incendie a fait rage dans toute la partie sud de la ville et dans le faubourg de Berchem. Une bombe a mis le feu à l'orphelinat de la rue Louise, mais les pensionnaires de cette institution ont été sauvés.

"Ce matin, à 2 heures, un projectile a atteint un train rempli de réfugiés qui était sur le point de partir pour Esschen, où il n'arrive plus de fugitifs, car le pont a été détruit.

"On estime que les deux tiers de la population d'Anvers est à présent en Hollande."

* * *

Amsterdam, 11.—Le correspondant du "Telegraaf" à Rosendaal apprend d'un médecin militaire que les Belges ont fait sauter le fort de Merxem, au nord d'Anvers.

Le "Courant", de Rotterdam, apprend de source sérieuse que les Belges ont eux-mêmes détruit les réservoirs à huile d'Anvers, ainsi que le fort Waelhem.

Le correspondant du "Nieuws Van Den Dag", à Rosendaal, a adressé à son journal la dépêche suivante:

"L'hôpital Stuivenberg, à Anvers, a reçu deux bombes. Les 300 soldats blessés qui s'y trouvaient ont été transportés sur des navires."

* * *

Amsterdam, 11.—Une dépêche adressée au "Nieuws Van Den Dag" dit que quand la capitulation d'Anvers fut jugée inévitable, l'armée belge sortit de la ville en bon ordre, de façon à occuper une longue ligne de défense qui assurerait sa retraite.

Pour gagner du temps, un feu terrible fut alors dirigé sur l'ennemi.

Quand les troupes furent arrivées à une distance suffisante des forts, on a fait sauter le dernier, qui avait résisté jusqu'à présent.

LE FONDS DU PRINCE DE GALLES

Les souscriptions se montent à 15 millions de piastres

Londres, 7.—Le fonds du prince de Galles a atteint la somme de 15 millions de piastres. A cet occasion le prince adresse aux souscripteurs une lettre dans laquelle il leur exprime ses remerciements pour leur générosité.

"J'ai confiance, dit-il, dans cette lettre, que la partie de ce fonds qui sera employée à secourir la misère, pourra atteindre son but en passant par des voies productives, par exemple, l'organisation du travail parmi les hommes et les femmes sans emploi, et peut-être aussi l'instruction industrielle, car il me répugne et il doit aussi répugner à mes souscripteurs de penser que l'assistance ne pourra se produire que sous forme d'aumône.

TERRIBLES SOUFFRANCES DES REFUGIES

Rotterdam, 11.—Depuis hier matin, la population de la moitié des villes de Hollande semble avoir doublé. Plus d'un demi-million d'individus, pour la plupart des femmes et des enfants, ont passé la frontière, venant de Belgique.

Avant que la plus grande partie d'entre eux aient parcouru une distance suffisante pour ne plus entendre le grondement du canon, les grosses pièces de siège allemandes écrasaient déjà Anvers derrière eux

Chaque gare hollandaise est une petite ville de désolation. Des mères sont assises sur les bancs, souffrant du froid et donnant à leurs bébés la seule nourriture qu'elles possèdent. Des flots d'enfants sautillent partout sur les galets, et les hommes passent des heures à contempler, aux vitrines des magasins, les bulletins qui annoncent les progrès de la destruction d'Anvers..

La plupart des familles hollandaises ouvrent leurs portes aux réfugiés et leur offrent l'hospitalité.

Des trains et des péniches n'ont pas cessé, depuis vingt-quatre heures, de déposer dans toutes les villes leur triste chargement humain, et rien n'indique que cela va cesser.

Un des faits les plus pathétiques est la fuite d'un grand nombre de fous, échappés d'un asile. Beaucoup d'entre eux vagabondent maintenant dans les campagnes, semant la crainte et le désordre.

Le gouvernement hollandais a publié un avis prévenant la population de ne pas se hâter à s'occuper d'étrangers qui montrent des signes d'aliénation mentale.

Soixante aliénés sont arrivés hier soir à Eindhoven, sous la garde de moines.

Flushring, Breda, Rotterdam, Rosendaal, la Haye, Amsterdam, Maestricht et Dordrecht sont tellement bondées, que leurs rues sont littéralement impassables. Et il en arrive toujours.

Les compagnies de chemins de fer et de nombreux bateaux transportent les réfugiés gratis, et des souscriptions de secours sont ouvertes.

La Compagnie transatlantique hollandaise a donné l'hospitalité à environ mille réfugiés. Partout ils sont reçus avec des marques de la plus profonde sympathie.

Hier soir, à Rotterdam, une foule énorme a hué et sifflé deux sergents-majors allemands que l'on amenait à un camp d'internement.

Aux différentes gares, les soldats hollandais distribuent de la nourriture aux réfugiés et leur donnent des paniers contenant du pain et de la viande.

Tous ces malheureux font des récits pathétiques. Certains ont des crises hystériques de rire et de larmes, mais tous éprouvent un grand soulagement à ne plus entendre le grondement des canons allemands.

LES RECOLTES EN FRANCE

Paris, 9.—Suivant le ministère de l'agriculture, on a fait cette année, en France, des récoltes beaucoup plus belles qu'on ne s'y attendait. On estime qu'on aurait récolté de 60 à 82,000,000 de quintaux de blé.

UN HUSSARD DE 14 ANS

Il a assisté aux batailles de Mulhouse et de la Marne

Paris, 10.—"L'Excelsior" fait paraître la photographie du plus jeune soldat de France. Agé de 14 ans, Albert Schuffrenkes est attaché au 3e hussards, mais pour le présent suit les cours de l'école de cavalerie de Saumur, après s'être conduit comme un homme dans les combats autour de Mulhouse.

Fils d'un forestier des environs de Belfort, il servit tout d'abord de guide aux troupes françaises dans les forêts des Vosges. Puis il s'attacha à un régiment d'artillerie, se vêtit du plus petit uniforme que l'on put trouver et devint le favori du régiment. Quand les forces françaises en Alsace furent organisées, il se joignit au 1ème d'infanterie, rendant toute sorte de petits services aux soldats; mais il trouva que le service de ces troupes n'était pas assez actif et qu'on n'y voyait pas assez de Prussiens.

Il gagna les faveurs d'un maréchal des logis du 3e hussards qui lui permit de prendre place dans le rang, monté sur le cheval d'un cavalier qui avait été tué. Il prit alors part à la bataille de la Marne, et captura quatre chevaux prussiens après avoir tué le uhlan qui les conduisait.

Aussitôt qu'il aura terminé ses études à Saumur, le jeune Schuffrenkes rejoindra son régiment.